

LOLOTTE

ET

FANFAN,

OU

LES AVENTURES

DE DEUX ENFANS

ABANDONNÉS DANS UNE ISLE DÉSERTÉ,

*Rédigées & publiées sur des Manuscrits Anglais,
par M. Ducray-du-Minil.*

SECONDE ÉDITION,

*Revue & corrigée avec soin, & augmentée de
deux Gravures.*

L'Être Suprême veillait sur ces deux innocentes
créatures, aussi précieuses à ses yeux que les
Rois & les Princes du monde. *Première Partie,*
page 23.

PREMIERE PARTIE.

A CHARLE'S-TOWN,

ET se trouve à PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue
des Noyers, N^o. 33.

1788.



AVANT-PROPOS.

JE les ai donc rencontrés, ces Lecteurs *sévères sans prévention, indulgens sans partialité*, que je réclamaïs dans la première Edition de cet Ouvrage ! Ils ont donc daigné m'encourager !... L'accueil que le Public a bien voulu faire à mon coup-d'essai, m'a bien prouvé cette indulgence que j'attendais de lui, qu'il prodigue toujours aux jeunes gens, & qui, s'ils n'en sont pas encore dignes, leur sert toujours d'aiguillon pour la mériter un jour par des efforts multipliés.

J'AI revu & corrigé moi-même cette seconde Edition avec le plus d'exactitude qu'il m'a été possible : j'ai mis à profit les avis que des

Amis rigides & des Journalistes éclairés ont bien voulu me donner, & je les ai suivis à la rigueur : la partie typographique en est plus soignée aussi ; enfin rien n'a été épargné pour piquer & satisfaire la curiosité des personnes qui voudront bien employer quelques heures à me lire.

MAIS je le répète , & mon Titre m'y force ; LES AVENTURES DE FANFAN , n'ont aucun rapport avec ROBINSON CRUSOE , ni l'*Élève de la Nature*. Ces productions estimables ne m'ont nullement aidé , & je ne les ai pas même consultées. Je ne m'appuierai point ici du jugement d'un Homme de Lettres dignes de foi (1) ; Mais j'affir-

(1) M. l'Abbé Aubert , en annonçant LOLOTTE & FANFAN ,

merai ce que j'avance pour détruire les vains bruits que quelques personnes ont fait courir sur cet Opuscule, & pour me disculper de la réputation de Plagiaire que l'on aurait pu me donner injustement.

a dit : cet Ouvrage , qui ne ressemble en rien à *Robinson Crusoe* , ni à *l'Elève de la Nature* , offre une foule de situations intéressantes , &c. &c. &c.

ON trouve toutes les Romances
de cet Ouvrage , mises en musique
par M. Ducray - du - Minil , avec
des accompagnemens de harpe ou
forte - piano , & d'autres séparés
pour la guittare , chez M. Imbault ,
Marchand & Editeur de Musique ,
rue Saint-Honoré , près de la fon-
taine du Trahoir , N^o. 627 , au
Mont-d'Or.

LOLOTTE ET FANFAN,

O U

LES AVENTURES

*De deux Enfans abandonnés dans
une Isle déserte.*

PREMIERE PARTIE.

SOMMAIRE.

*ABANDON, ET ÉDUCATION
DES ENFANS DANS L'ISLE
INCONNUE.*

CHAPITRE I.

*Introduction , Naufrage , Description
de l'Isle inconnue.*

LE SOLEIL baissait , l'air était
pur , le ciel serein , & la mer , dans
son plus grand calme , semblait
Première Partie. A 5

annoncer un voyage heureux au vaisseau de Milord Welly , qui revenait de la Jamaïque , laissant à sa gauche l'Isle de Cuba , & à droite , les superbes forts de l'ancienne Bayti (1) ; le Pilote dirigeait vers les Isles Bermudes ; tout succédait au gré de ses desirs.

MILORD WELLY , enfermé dans sa chambre , & relisant les Lettres de sa chère Jenny , se félicitait déjà d'un prochain retour à Londres. « Jenny , » s'écriait-il , ma chère Jenny , je » vais donc te revoir ! Il me sera » permis de couler désormais des » jours paisibles à tes côtés ! » C'est pour toi que j'ai entrepris ce » long voyage ; oui , pour toi seule , » j'ai osé braver une seconde fois les » fureurs d'un élément perfide qui » m'a déjà fait verser tant de larmes ! » J'ai recueilli tes biens en tuteur » fidèle ; j'apporte de la Jamaïque

(1) St.-Domingue , nommée autrefois Bayti , avant l'invasion des Espagnols.

» les trésors qu'un oncle , qui te
» chérissait , t'a légués en mourant.
» Qui peut désormais traverser notre
» bonheur?..... Loin de nous les
» persécutions d'un frère barbare ;
» j'oserai me dire ton époux : l'aveu
» d'un père , d'un oncle , de toute
» ta famille , m'autorise à prendre ce
» titre sacré. Ah ! qu'il a pour moi
» de charmes ! Heureux ! si je re-
» trouve , à mon retour , le doux
» gage de notre union , dont je te
» laissai enceinte. Qu'il doit être
» intéressant ! Ce sont tes traits sans
» doute ; c'est l'image de ma ver-
» tueuse épouse. Ah !..... que le
» temps s'écoule lentement , quand
» on brûle de revoir ce qu'on aime !
» Le terme du voyage m'épouvante ,
» il me semble que je ne serai jamais
» assez tôt près de toi ; qui m'expli-
» quera cette bizarrerie ? A Sant-
» Yago , le desir que j'avais de re-
» voir Londres était moins vif ; je
» supportais plus patiemment ton
» absence ; l'idée que je t'étais utile
» m'élevait au-dessus de moi-même ,

» & me consolait de notre séparation.
» Mais à présent ! . . . qu'il me tarde
» de me jeter dans tes bras , de te
» serrer contre mon cœur , de mêler
» mes larmes aux tiennes , larmes
» précieuses qu'arrache le sentiment ,
» malheur à ceux qui ne vous con-
» naissent pas ? »

MILORD WELLY , bercé par ces douces illusions , ne s'apercevait pas que , depuis quelques momens , les mouvemens du *Roulis* & du *Tangage* s'accéléraient. La mer mugissante , les cris des matelots le tirent de ses rêveries ; il sort & court s'informer du malheur qu'il redoute , & dont il ne connaît pas encore toute l'étendue. « Nous sommes » perdus , s'écrie le Pilote , la plus » violente tempête nous menace ; » une trombe foudroyante s'approche » vers nous ; nous n'avons plus qu'à » fermer les *Ecoutilles* , & nous » abandonner aux vents ».

CE conseil fut suivi ; mais avant ,

on eut la précaution de faire rompre , à coups de canon , la trombe qui s'avavançait pour les submerger. Bientôt les cieux se remplissent d'éclairs ; d'épaisses ténèbres succèdent au jour ; la mer mugit , la foudre gronde ; & le vaisseau , en butte à toutes les révolutions des flots amoncelés , ne laisse plus voir aux malheureux voyageurs que le naufrage & la mort !...

« GRAND Dieu ! s'écriait Milord
» Welly , je ne la verrai plus , tu
» m'envies ce bonheur !... Ah ! si tu
» voulais trancher le fil de mes jours ,
» il le fallait , lorsque , jetté sur les
» Côtes d'Afrique , égaré parmi les Sauvages , je désespérais d'être jamais son
» époux ; ah ! tu m'arraches la vie au
» moment où j'allais être heureux !... »

A PEINE achevait-il ces mots , qu'une pointe de rocher , entrouvrant le navire , le fit , en un moment , s'aboyer au sein du vaste océan. N'ayant plus la ressource de la chaloupe , Milord saisit une planche , &

se précipite dans la mer : son exemple est suivi de quelques Passagers , & de Jerwik , Jerwih ! son fidèle valet-de-chambre & son ami. Mais , laissons ces malheureux naufragés , pour ne nous occuper que de Milord Welly , à qui le ciel réservait encore une chaîne de malheurs à essuyer.

APRÈS avoir erré au hasard , & lutté long-temps contre la fureur des flots , il fut enfin jeté sur une Côte où il resta évanoui pendant plus de deux heures.

PENDANT ce temps , la mer s'était calmée , les vents mutinés s'étaient retirés , & le ciel plus clair laissait voir la lune dans son plein.

QUEL fut l'étonnement de Milord , quand , revenu de son évanouissement , il se trouva étendu sur une plage déserte ! Mais il redoubla lorsqu'en se levant un peu , il aperçut à ses côtés deux petits enfans à genoux , les mains jointes , les yeux fixés sur lui , &

qui marquaient , par une expression douloureuse , tout l'intérêt qu'ils prenaient à sa situation ! D'abord , il croit qu'un songe agite ses sens engourdis par la fatigue ; mais bientôt il palpe , il examine , il réfléchit & se convainc de la réalité de ce touchant spectacle.

RIEN n'égale sa surprise ; il regarde ces innocentes créatures à moitié nues , & tâche de démêler leur sexe & leur âge. L'une d'elles , s'apercevant qu'il respire encore , se jette sur lui , & ne peut que s'écrier en fondant en larmes : Pa..... pa!... Ah !.... Papa !... -- Que voulez-vous dire , mes enfans ? -- Oui , toi !.... Papa ! -- Moi ? -- Vois-tu , sœur ; il vient nous chercher , nous retirer de ce vilain pays. -- Qui êtes-vous ? où suis-je ? quelle est cette terre que vous habitez ? -- Je ne t'entends pas ? Y a-t-il long-tems que vous êtes ici ? Oh ! oui , bien long-tems , -- bien long-tems. -- Y êtes-vous seuls ? Tout seuls. Lolotte & moi Fanfan ,

nous n'y voyons que de grosses bêtes dont nous avons bien peur , & qui viennent quelquefois jusques dans notre cabane. -- Qui vous a amenés dans cette Isle ? -- Une grosse maison qui alloit sur l'eau , & que nous n'avons jamais revue depuis. --

MILORD Welly ne pouvait suffire à son étonnement. Deux enfans d'environ sept à huit ans , vêtus de peaux de loutre , seuls dans une Isle où tout paraissait inculte & sauvage !... Tout cela plongeait ses sens dans une admiration stupide qui tenait de l'apathie. Il voulut se lever , mais ses forces étaient tellement affoiblies qu'il retomba sur la terre en poussant , malgré lui , des gémissemens que lui arrachait le souvenir de ses malheurs.

« CIEL , s'écriait-il , Ciel implacable ! à quoi me réserves-tu ? ta colère cessera-t-elle de me poursuivre ! De quoi me punis-tu ? des fautes des auteurs de mes jours ?

» hélas ! ils les ont assez expiées !...
» O Jenny ! c'en est fait , je ne te
» verrai plus ; tu es perdue pour moi !
» je vais finir , dans cette Isle dé-
» ferte , une vie qu'il m'eut été si doux
» de passer à tes côtés !... Que je
» suis malheureux ! ah ! que je suis
» malheureux !

IL a du chagrin , sœur , s'écrie
Fanfan !... Puis ils fondent tous deux
sur lui , & tâchent par leurs caresses
innocentes d'adoucir ses regrets. --
Oh ! mes enfans , oui j'en ai des
chagrins , & de bien cruels. -- Lo-
lotte , vas lui chercher quelque nour-
riture ?... Et voilà Lolotte , courant
à travers la plaine jusqu'à sa Cabane
qui n'est pas éloignée.

FANFAN , dit douloureusement
Milord , tu n'as donc jamais vu
aborder ici de maison semblable à
celle qui t'y a apporté ? -- Oh ! ja-
mais , jamais. Il n'y a que de grands
vilains hommes tout noirs qui viennent
de tems en tems dans de petits ba-

teaux. Quand nous les voyons , nous nous cachons bien vite , car ils nous mangeraient.

« ALLONS , dit l'infortuné naufragé , je suis perdu , & perdu sans ressource. Il faut que je vive , & meure loin de Jenny , loin de Londres , de mes amis , de ma famille : quelle cruelle destinée ! -- Tu vas rester avec nous , n'est-ce pas ? -- Il le faut bien. -- Oh ! tu seras bien content de nous : nous t'aimerons , nous te caresserons comme nous faisons autrefois à Derly. -- Quel étoit ce Derly ? -- Notre bon ami : on l'avait laissé avec nous ; mais il s'est endormi depuis long-tems , & nous avons bien pleuré. -- Que tu es intéressant , Fanfan ! Oui , si je dois finir mes jours dans cette Isle , vous me consolerez , vous adoucirez mes maux , & ma plus douce occupation sera de vous élever , de former vos cœurs à la vertu. Eh ! puissiez - vous un jour , rendus à la société , pratiquer les leçons que je veux vous donner ! »

COMME il achevait ces mots , Lolotte revint , apportant à Milord des œufs de tortue , de colibri , des jujubes , des dattes , des ignames , & dans une coquille , une liqueur qui , au goût , lui parut être celle qui découle du Palmier ; il étoit faible mais après avoir pris un peu de ces mets simples & frugals , les forces lui revinrent , & réfléchissant de nouveau sur son aventure , il ne put concevoir comment deux enfans si jeunes , si délicats , avaient pu subsister & pourvoir à tous leurs besoins dans un âge où les autres sçavent à peine marcher & penser. « O Nature , s'écria-t-il ! O providence ! je reconnais ta main protectrice. Le suprême Auteur a-t-il jamais abandonné la plus faible créature ! Reposons-nous dans son sein paternel ; il a pris soin de ces infortunés : peut-il laisser périr un être dont il connaît les vœux , le cœur & les sentimens. »

ENSUITE sa pensée s'arrêta sur le sort de Lolotte & Fanfan. Ce qu'il avait pu conjecturer de leurs aven-

tures lui donnait un vif desir de les sçavoir entièrement. Mais comment ? ils s'expliquaient fort mal : il fallait deviner leur petit jargon , on y reconnaissait seulement qu'ils étaient Anglais ; mais par où avaient-ils mérité un sort si rigoureux ? étaient-ils les victimes de la jalousie , de la vengeance , ou du malheur !

IL résolut , en attendant le retour du jour , qu'il desirait pour reconnaître les lieux qu'il allait habiter , de faire parler les petits Sauvages , le plus qu'il pourrait , afin de retirer de leurs réponses , au moins des doutes sur leur condition , & la cause de leur abandon.

QUEL âge avez-vous , leur demanda-t-il ? -- Nous n'entendons pas cela : qu'est-ce que tu veux dire ? -- Je vous demande combien de fois vous avez vu ici le tems froid & le tems chaud ? -- Je ne puis pas te le dire , répondit Lolotte ; mais , depuis le sommeil de notre bon ami , nous avons fait ,

à chaque soleil, un trait, avec un caillou, sur ce gros arbre que tu vois.

MILORD trouva l'expédient ingénieux pour des enfans. Il alla vers le gros arbre, & additionnant tous ces traits, au clair de la lune, il en compta mille cinq cent vingt-huit, ce qui faisait quatre ans, deux mois & huit jours, depuis qu'ils avaient perdu ce Derly. Mais, leur dit-il, s'est-il endormi, ou plutôt est-il mort aussitôt que vous avez été mis ici? -- Oh ! sur le champ. Son sang coulait comme la source d'eau où nous nous désaltérons. -- Il était donc blessé? -- Beaucoup. -- Qui étaient ces gens-là qui vous conduisaient dans la maison de bois? -- Maman, avec quantité d'hommes dont l'un lui prenait souvent la main. -- C'étoit votre papa? -- Non : celui-la nous battit & donna de grands coups à Derly, en le jettant avec nous dans un petit bateau qui nous amena ici. -- Et, avant d'entrer dans ce vaisseau, vous rappelez-vous où

vous étiez ? -- Oui , dans de grandes cabanes , ornées de belles choses , où nous étions souvent embrassés par un homme qui montait la nuit par la fenêtre. -- Et cet homme-là étoit-il dans le vaisseau ? -- Non : avant que nous y fussions , il avait bien pleuré avec maman ; puis un autre homme était entré , qui l'avait frappé bien fort ; ensuite nous ne l'avons plus vu. -- Dans quel endroit était cette grande cabane où vous demeuriez alors ? -- Dans un lieu où il y en avait beaucoup d'autres. Te souviens-tu , sœur , qu'une femme nous emportait souvent dans un beau jardin où il y avait une grande rivière entourée d'un gazon , sur lequel venaient manger des chevaux & des vaches. Autour du gazon , étaient des chemins d'arbres qui finissaient par une haute cabane. Beaucoup de belles dames , & de grands hommes allaient en long & en large dans les chemins d'arbres , tandis que nous formions des petits jeux sur l'herbe , avec d'autres enfans ? -- Oui , frère , & nous allions ensuite

voir un vieil homme , qui pleurait , nous baisait , nous piquait avec une grande barbe , & finissait par nous donner des bonbons , ce qui nous amusait beaucoup.

MILORD Welly ne perdait pas un mot de leurs réponses. « Sans doute, se disait-il à lui-même , fruits de l'Amour ou d'un mariage secret, leur père aussi infortuné que le mien , obligé de quitter l'Angleterre , aura confié son épouse à Derly , qui , embarqué avec elle , & voulant traverser la passion du Capitaine ou de quelque passager , aura été , avec ces deux enfans , la victime de la trahison. Le grand jardin où ils allaient promener , est sans doute le Parc Saint-James ; mais tout cela n'est pas clair. Allons , attendons de l'âge & de la raison un développement plus satisfaisant. Ah ! quand on les a si cruellement abandonnés , l'Être Suprême veillait sur ces innocentes créatures , aussi précieuses à ses yeux que les Rois & les Princes du monde ! Il semble qu'il ne

m'ait envoyé dans cette Isle , que pour les consoler & les élever. Ah ! si c'est-là le but de mon naufrage , si , à travers une chaîne de maux , tu m'as destiné à perfectionner l'œuvre de tes mains , ô mon Dieu !... je ne me plains plus de mes malheurs , ils sont légers , je me consolerais même de la privation de Jenny , persuadé que ma tâche remplie , tu me permettras de retourner dans ma patrie , de revoir mes foyers , & de rendre à leurs parens , ou au moins à la société , les êtres intéressans dont tu me confies l'éducation ! »

CEPENDANT l'Aurore avait enflammé l'horison : le soleil , poursuivant la nuit dans ses sombres retraites , avait déchiré ses voiles & fait pâlir ses ombres : la mer calme & réfléchissant les couleurs azurées du firmament , offrait dans ses ondulations , un spectacle enchanteur ; tout , jusqu'aux oiseaux , semblait annoncer & chanter le retour du père de la lumière ! Milord Welly , tenant par la main les jeunes élèves
de

de la nature qui vont désormais être les siens , se met en marche pour visiter l'Isle , dont l'aspect , au clair de la lune , l'avait effrayé ; mais qui ne lui paraît plus si aride , ni si sauvage. Tout ce qu'il voit le frappe , l'étonne & le saisit d'admiration...

ENTOURÉE de rochers escarpés , elle n'était accessible aux vaisseaux que d'un seul côté. La mer , en cet endroit se brisant sur des cailloux , n'osait s'avancer sur une plage qui , par sa pente & sa roideur , formait un port , seul ouvrage de la prévoyante nature.

L'ISLE n'était pas fort vaste , mais couverte de monts , de bois , de coteaux & de vallées fraîches & odorantes.

Ici une forêt sombre & touffue invite le voyageur à pénétrer son enceinte religieuse pour y goûter les douceurs du repos & de la solitude. Là une montagne douce , & cou-

verte de fougère , laisse voir sur sa cime , la vaste étendue de l'océan , parsemée d'une infinité de petites Îles qui semblent des pointes de rochers. Plus loin une source d'eau s'échappe , en frémissant , du creux d'une caverne , & serpentant sur des lits de roseaux , court arroser une plaine riante , & émaillée des plus vives couleurs. Mille arbres odorans & frugifères , mille végétaux nourriciers , se disputent l'ombrage & le terrain. On y voit des cocotiers , des ignamiers , des cassiers , des palmiers , le *BOGAHA* ou *Arbre à Dieu*, dont la chevelure tremble sans cesse , le *Bannanier*, dont les feuilles furent , suivant les Indiens , les premiers vêtemens de nos premiers Pères. Le *Cotonnier blanc* , qui surpasse en hauteur nos chênes d'Europe , le Manglier (1) , le Grenadier , le Gouyavier , le Carafollier , le Gommier , le Figuier-

(1) Le Manglier , auquel s'attachent les huîtres , croît en plantant seulement une de ses branches en terre.

Maudit , dont la grosseur est énorme ; enfin tout ce que l'Amérique offre de plus utile & de plus curieux.

MILORD regardait avec plaisir toutes ces merveilles qui ne lui étaient pas absolument étrangères. Il n'apercevoit nulle trace d'hommes , mais celles de differens animaux qu'il reconnut être des loutres , des cerfs , des chèvres , &c. L'*Anta* , animal fort commun au Pérou , se multipliait aussi dans cette Isle ; l'*Antha* qui , semblable à l'Elephant , mais plus petit , ne respire qu'au moyen d'une trompe qu'il allonge ou raccourcit à volonté. Les Tigres , les Rhynocéros , les Lions , tous ces animaux carnivores y étaient inconnus.

PARMI les oiseaux , on distinguait le *Fou* , petit volatile fort doux , qui a l'habitude de s'attacher aux mâts des vaisseaux : l'*Edolio* , ce triste habitant des buissons , ainsi nommé , parce qu'il répète sans cesse , d'un ton bas & mélancolique , *Edolio !...*

Le Diablotin, espèce de Chat-huant ;
qui ne voit bien clair que la nuit.
Le Foken, oiseau d'un goût exquis
qui servait de nourriture à nos jeunes
Sauvages , après qu'ils l'avaient
étouffé la nuit dans son gîte ; enfin
une infinité d'autres oiseaux rares &
magnifiques.

AH ! s'écriait Milord , quel pays
enchanteur ! Quelle variété dans ses
productions ! Ah ! sans doute cette
Ile est un nouvel *Eden* !

CHAPITRE II.

La Momie, l'Hécatombe, la Baleine.

QUAND Milord eut bien vu, bien examiné l'Isle & tout ce qu'elle renfermait, Fanfan lui adressa la parole : eh bien : trouves-tu cela si vilain ? Tu soupîres ! . . . Fais comme nous : Lolotte & moi, nous dormons quand il ne fait plus clair ; puis, le soleil brillant, nous courons les bois pour chercher notre nourriture..... Nous jettons des pierres bien haut, sur les arbres, à de petits oiseaux, qui tombent, & nous les mangeons. -- Sur le champ ? -- Oui, est-ce que c'est un mal ? --- Non : mais..... Je vous expliquerai cela. Cependant, vous dites que vous tuez des oiseaux, vous n'avez pas toujours eu la force de le faire ? --- Vraiment non, (dit Lolotte), ce n'est que depuis le tems sec que

Fanfan s'en est avisé. Oh dame ! auparavant, nous n'étions pas assez grands, & nous ne mangions que quelques fruits qui tombaient, ou bien des œufs que de gros poissons apportent souvent sur le bord de l'eau. Mais, nous voilà près de notre cabane, entres-y, papa, tu la verras ? --- Lolotte, tu me perces l'ame !.... Je ne suis point ton papa !.... peut-être qu'à présent, Jenny !.... Ah ! jamais je ne le verrai, cet enfant malheureux ! c'en est fait, c'en est fait !..... --- Laisse - là cette Jenny ; entre dans la cabane ?.... Que tu es grand !..... Prends bien garde à te blesser la tête.

C'ETAIT une espèce de souterrain qui avait son entrée par une vallée profonde, & ombragée par des palmiers. Milord Welly fut saisi, en y entrant, d'une odeur fétide qui pensa l'étouffer. Cependant il prit courage ; & pénétrant jusqu'au fond, il ne vit que des feuilles de Bananes, des fruits, & des morceaux de

bois grossiers & plantés dans la terre.

MAIS, Dieux ! qu'appérçoit-il dans un coin ? O terreur !..... un cadavre défiguré, couvert en partie de feuilles aromatiques & d'amanthe, à moitié sèches ou putréfiées !... , Où suis-je, s'écrie-t-il ? Quel spectacle !... --- Ne t'effraye pas, (lui dit doucement Lolotte), c'est lui ! --- Qui lui ? --- Derly, qui est tombé dans ce coin-là, & qui y est resté. --- Quoi, mes enfans, vous pouvez habiter une caverne où..... --- Oh ! nous ne l'avons pas quittée pour être toujours avec lui ! -- Oui, reprit Fanfan, nous le voyons tous les soleils, & nous l'embrassons au chant des oiseaux. -- Les bons cœurs, s'écria Milord, les bons cœurs ! Mais, mes chers amis, il ne vous voit plus, ne vous entend plus, lui ; & vous vous exposez à devenir malades & à mourir. -- Oh ! sans doute, répondit Fanfan, nous savons bien qu'il ne nous entend plus, car il nous ré-

pondrait, s'il le pouvait, mais nous ne pouvons nous séparer de lui. Un jour, Lolotte, en l'embrassant, devint toute blanche, & tomba sur la terre. Lolotte, m'écriai-je, ma petite Lolotte, est-ce que tu veux laisser ici Fanfan, tout seul, sans toi?... Ah! s'il faut que tu deviennes comme Derly, je veux me jeter dans la grande rivière, & me faire manger des poissons!..... Puis, me tournant vers le soleil : soleil, lui ai-je dit, ô soleil! rends-moi Lolotte, rends-moi Lolotte, ou brûle soudain le malheureux Fanfan!..... Apparemment qu'il m'a entendu, car elle a ouvert les yeux, & puis après elle a marché! -- N'en doute point, mon fils, que le soleil t'ait entendu; non le soleil, mais Dieu! -- Comment, Dieu? -- Oui, c'est lui qui t'a mis sur la terre, & c'est lui sur-tout.... qui t'a conservé la vie!..... Mais je t'expliquerai tout cela par la suite. Il faut songer, pour le présent, à retirer d'ici ce corps inanimé. -- Inanimé, que veux-tu dire? -- Il est mort.

-- Mort ! -- Oui , laissez - moi l'emporter ? -- Oh ! non , papa !..... s'écrièrent ensemble & Fanfan & Lolotte. -- Il ne peut rester-là. Je fais où Dieu veut qu'il soit mis. -- De grace , laissez-le ici , poursuivit doulo reusement Lolotte , en tendant vers lui ses deux petites mains ; il faut qu'il soit toujours avec nous.

GRAND débat entre Milord & les deux enfans. Il vint pourtant à bout de les persuader ; & sortant de la caverne le corps de l'infortuné Derly, il les vit se jeter dessus , en poussant des hurlemens qui l'attendrirent & lui firent verser des larmes.

LEUR douleur un peu calmée , Milord Welly examina ce cadavre pour tâcher d'en tirer quelques indices sur le sort des deux inconnus. Tout défiguré qu'il était , il paraissait avoir été celui d'un homme d'une trentaine d'années , grand , bien fait , & fort bien mis. Ses vêtemens décolorés tombèrent en lambeaux , quand on y

toucha. Milord ramassa une montre enrichie de diamans, qui portait, sur la platine, le nom de *Gosw*, dans *Conduit-street*, *London*. Ce qui acheva de piquer sa curiosité fut un paquet assez lourd, qui tomba d'une poche d'habit.

C'ÉTAIT une boîte d'or renfermant un portrait de femme, qui avait été fort bien peinte, mais que l'humidité avait presque entièrement défigurée. Il était aisé cependant de reconnaître les principaux traits de la personne, qui paraissait fort jolie. La boîte renfermait un double fond que Milord reconnut. Quelle fut sa surprise d'y trouver une Lettre ! Il l'ouvrit précipitamment ; & quelque macérée qu'elle fût, il distingua ces mots parmi d'autres entièrement effacés.

« London.....

» Je n'ai que..... de partir, ma
» chère A..... a..... Caroline ;...
» tes enfans..... oy..... et...
» ens... de Derly.... dep... is quatre

» ans que d..... notr..... nion ,
» voici la p.... mière.....
» mes..... à Dieu !..... ta fi-
» dele..... min me trouvera.... ns
» Peccadelly jusqu'à minuit.
»

EN cet endroit , les plis de la Lettre empêchaient absolument de lire le reste. Milord était désespéré; il connaissait toutes les personnes qui demeureraient dans Peccadelly : ce riche quartier de Londres ne renfermant que de la Noblesse, il conclut de là que Lolotte & Fanfan étaient d'une illustre origine. Il garda la lettre, la montre, la boîte d'or, & ne trouvant plus sur le cadavre, que quelques guinées, un couteau, des ciseaux, & un portefeuille absolument en cendres, il se détermina à l'inhumer.

MAIS, dit-il aux deux efans, qui, les yeux baignés de larmes & fixés sur Derly, paraissaient plongés dans la plus profonde apathie, mais, comment avez-vous eu la discrétion de ne

point toucher à ces bijoux que possédait votre infortuné bon ami ? -- Oh ! nous l'aimions trop , pour lui voler quelque chose ! Et puis nous ignorions qu'il eût tous ces joujoux. -- Quoi ! vous ne l'avez donc jamais fouillé ? -- Jamais : nous ne faisons que l'embrasser , & puis pleurer ! -- Quelle tendresse respectueuse ! elle est donc dans la nature ?

Au fond d'une sombre vallée s'élevait un monticule couvert de myrthes , & ombragé par quatre *Palma-Christi* , dont les têtes chevelues semblaient , en se touchant , vouloir préserver ce lieu des rayons du soleil. Des buissons touffus , chargés d'épines , d'amyranthe & de *cévadille* , en rendaient l'entrée impénétrable. On y voyait aussi le *Baxana* , arbre dont l'ombre est mortelle , arrêter les pas du téméraire , dont l'œil imprudent aurait voulu percer les ténèbres de cet asyle religieux. C'était la retraite ordinaire des *Diablotins* , des *Chats-huants* & des *Carcajous* , quadrupèdes

pèdes sauvages , dont la queue formé mille cercles multipliés. On y entendait sans cesse le chant plaintif du triste *Edolio* que répétait l'écho des forêts.

C'EST dans ce manoir agreste & sombre que Milord veut déposer les restes du malheureux Derly.

DANS ce dessein, il arraché une branche de *Bichalo*, arbre dont le bois dur sert aux Nègres pour la construction de leurs cabanes : il le rend pointu par un bout , avec un couteau , & fait , sur le monticule , une fosse de trois pîeds de large sur six de long , dans laquelle il dépose le cadavre , accomp gné des deux *Sauvages*, qui , témoins pour la première fois d'une cérémonie lugubre , poussaient des cr s que leur arrachait la douleur & l'amitié.

MILORD ayant ensuite tiré du feu d'un rocher voisin , brûla sur la fosse les vêtemens du mort auxquels

Première Partie.

C

il ajouta quantité de menthe , de myrte , de girofle & de *Fionouts* verd.

BIENTOT on vit s'élever sur le monticule un massif de cailloux en forme de tombe , sur laquelle on grava ces Vers plus vrais que pompeux :

O Voyageurs ! pleurez sur cette cime ,
Derly !..... de l'amitié la touchante victime !

ILS ne quittèrent cette vallée sombre qu'après l'avoir arrosée de leurs larmes : Lolotte , Fanfan , qui laissaient dans ce lieu un bien , ou plutôt un trésor inestimable à leurs yeux , ne marchaient qu'en tournant la tête , & jettant des regards douloureux sur l'endroit où s'élevait le petit monument. Ils s'arrêtaient.... marchaient.... s'arrêtaient encore , & voulaient retourner sur leurs pas pour dire de nouveau à leur bon ami un éternel adieu !....

CEPENDANT le Soleil avait par-

Toujours plus d'un tiers de sa carrière, & la Mer, qui s'offrit à leurs yeux en sortant de la vallée, leur paraissait une vaste plaine de feu, lorsque tout-à-coup une Isle flottante paraît s'élever du sein des eaux; elle approche, elle touche la plage, & présente sur sa surface quantité d'herbes marécageuses, des poissons expirans & les débris d'un vaisseau qui paraissait avoir été submergé.

MILORD WELLY frappé d'étonnement, s'avance, admire, considère cette nouvelle *Délos*, dont quelques places font briller à ses regards tout l'éclat de l'argent le plus pur. Néanmoins sa surface jaspée de blanc, de jaune & de noir, ne pouvant appartenir à une matière terreuse ni lapidaire, il conjecture & voit bientôt clairement que ce qui lui paraît une Isle, n'est autre chose qu'une Baleine, qui, suivant l'usage de ces monstres, avait passé la nuit entre deux eaux.

IL n'était pas étonnant que son vais-

seau , affalé par un coup de vent sur les côtes de l'Isle de Fanfan , eût rencontré , en se submergeant , le dos de la Baleine , qui , l'ayant reçu , & remontant sur la plaine liquide , le ramenait avec elle , sans se douter du poids qu'elle portait. (1)

L'ILLUSTRE naufragé versa des larmes de joie & de tristesse lorsqu'il reconnut le Bord qu'il montait & qui devait le conduire à Londres dans les bras de sa chère Jenny !

« O FORTUNE , s'écria-t-il , si tu me permettais au moins de recouvrer dans ces tristes débris quelque bien qui pût adoucir les ennuis de ma captivité , & m'aider dans l'éducation que je veux donner à mes deux compagnons d'infortune !....

SES vœux montèrent jusqu'au trône

(1) Il n'est pas sans exemple qu'une Baleine ait rapporté des débris de navire. Que l'on interroge les Marins ?

de l'Etre des êtres. Bientôt la Baleine, touchant tout-à-fait le rivage, parut s'arrêter, & donner à Milord le tems d'exécuter son dessein. Il n'hésita point un moment à monter sur le dos du monstre marin.... -- Arrête, ô papa ! s'écriaient Lolotte & Fanfan, arrête ! Oh ! si tu tombes dans la grande rivière, il faudra que nous nous y jettions aussi pour mourir avec toi !

MILORD WELLY, insensible à leurs cris, cherchait à débarrasser les malles de l'équipage, & malgré la mobilité du sol sur lequel il marchait, (car on sçait que la chair de la baleine est si molle qu'elle s'enfonce sous le poids d'un homme) malgré, dis-je, le danger éminent auquel il s'exposait, il jettait sur la plage, des cables, des haches, des outils & des malles dans lesquelles il reconnut une des siennes. Quelqu'avariés que fussent tous ces objets, il espérait néanmoins en tirer de grands secours. Il retrouva la boussole encore suspendue dans

L'Habitacle (1), quelques barillots d'eau-de-vie, d'huile, de camphre, une trentaine de hamacs, quelques jarres & pots de cuivre, sept ou huit brassées de salaison, enfin mille petits ustensiles, qui, pour lui, devenaient de la plus grande utilité.

IL travaillait avec un courage héroïque : rien ne l'arrêtait, ne l'embarassait : les fardeaux les plus lourds

(1) *L'Habitacle* est une espèce d'armoire, ordinairement à trois compartimens de front ; celui du milieu répond sur la Quille & contient une lampe de cuivre pour éclairer les deux autres, qui n'en sont séparés que par un châssis garni d'un verre. Ils doivent contenir chacun un compas de route, répondant toujours vis-à-vis du Timonnier, sur l'avant de la roue du Gouvernail. *L'Habitacle* doit être fait sans fer ni acier, à cause de la sympathie de ces métaux avec l'aimant ; on le place quarrément sur le Tillac, de manière que les caps des deux compas soient exactement dirigés sur des parallèles à la Quille. Quelquefois, on met, sur le milieu du Gaillard en avant du Banc de Quart, un *Habitacle* simple avec un compas pour l'Officier & les Pilotes de gardes,

lui semblaient légers : on le voyait descendre sur le rivage , remonter sur l'insensible poisson , se mouvoir avec une agilité que lui donnaient & le desir d'acquérir & la crainte de tout perdre en différant.

IL venait de rentrer dans le corps du vaisseau , lorsque tout-à-coup le terrain tremble sous ses pieds , l'Isle fugitive s'enfonce , & le voilà livré une seconde fois à la fureur de l'élément perfide. Il croit revoir la lumière , puis il la perd alternativement suivant les caprices du monstre qui le porte & dont il suit tous les mouvemens.

MILORD WELLY , sans perdre courage , se débarrasse du vaisseau , & , s'apercevant qu'il n'est éloigné du rivage que d'environ cinq cents pas , il ne balance point à se jeter à la nage pour quitter un sol qui peut l'emmenner au sein de l'Océan , & le priver pour jamais d'un séjour qui lui devient cher & qu'il préfère à la mort.

LES deux Sauvages voyent à peine leur nouvel ami brisant les flots écumeux , que la nature leur inspire le dessein de lui jeter un cable. Fanfan attache à l'une des extrémités une branche de corne & la lance en Mer à tour de bras , avec la précaution de l'envoyer un peu plus loin que Milord , afin de ne point lui casser la tête. Le nageur saisit soudain ce cable , & voilà Lolotte & Fanfan qui le tirent à eux , en y mettant plus de force qu'il n'en faut.

MILORD , étendu sur la plage , ouvre les yeux , reconnaît ses deux libérateurs , & , pleurant de joie & de reconnaissance , admire l'instinct de la nature , qui leur avait suggéré un expédient dont jamais ils n'avaient eu la moindre idée. Pendant qu'il se remettait de sa frayeur & respirait l'air que la crainte de l'eau salée lui avait interdit , un terrible combat se passait sous ses yeux.

LES mouvemens de la Baleine qui

l'avait submergé, ne provenaient que des hostilités sourdes d'un de ses plus terribles ennemis. Après l'avoir piquée au ventre, à l'estomac, cet énorme poisson se jette sur son dos & cherche à lui ravir la lumière en lui enfonçant un dard long de quatre pieds & large comme la main. Il est armé des deux côtés d'une vingtaine de dents, longues d'un doigt & larges d'un pouce. A cet os dentelé qui lui sort du museau, il est aisé de reconnaître l'*Epée* ou l'*Espadon*, ennemi juré de la baleine.

CELLE-CI pour se soustraire à sa blessure qui est mortelle, se plonge soudain dans l'eau; mais l'*Espadon*, s'élançant à son tour dans l'élément liquide, la pique de nouveau & la force à reparaitre. L'adroit ennemi recommence ses attaques, &, toutes les fois, sa pesante rivale échappe à ses coups. Après un combat d'une heure, l'*Espadon*, plus agile, parvient enfin à plonger toute la longueur de son dard dans le dos de

l'infortunée Baleine, qui chancelle ;
baisse la tête, surnage quelques ins-
tans & disparaît à la grande satisfac-
tion de son fier vainqueur, qui la
poursuit jusques sur les plaines de
corail.

CHAPITRE III.

Le Souper, la Cabane, l'Inauguration.

MILORD WELLY, ayant repris ses sens, regardait ce spectacle tout-à-fait nouveau pour lui. L'opiniâtreté de l'*Espadon* l'inquiétait, la résistance de la Baleine l'intéressait; il plaignit même, par un mouvement de sensibilité, l'animal bienfaisant à qui il avait de si grandes obligations. La manière dont il avait recouvré tant de biens épandus sur le rivage, lui paraissait un prodige.... « Non, disait-il, si jamais j'écris mes aventures, on ne croîra pas à un évènement aussi extraordinaire!... Il est clair que le ciel y est pour quelque chose. Eh! qui oserait mettre des bornes à son pouvoir & à son immense bonté! »

A CES MOTS, il cherche à rompre les serrures des malles qu'il a sauvées.

Un levier, qu'il rencontra sous sa main, lui en facilita l'effraction. Il y trouva des habits, du linge, quantité de chemises, de mouchoirs, des guinées, des bijoux, en un mot une infinité de choses nécessaires à la vie. Dans la sienne, il trouva des livres mouillés, mais qu'il espéra sécher entièrement au soleil, un porte-feuille de maroquin, garni en or, renfermant les lettres de sa chère Jenny, qu'heureusement les flots avaient légèrement avariées....

. Qu'on se représente les transports d'allégresse qui s'emparèrent de ses sens !... La plume la mieux exercée ne saurait jamais les peindre avec toute leur énergie. Il les presse contre son cœur, contre sa bouche, les feuillète, les relit, les lève vers le ciel, ces lettres chéries !... Il prononce des exclamations vagues, commence vingt phrases, rit, s'attendrit, fait mille extravagances, & ne sort de son ivresse, qu'en jetant les yeux sur Lolotte & Fanfan, qui, debout, les

bras pendants , la bouche béante , & de grands yeux sur lui , marquaient , par leur pantomime , l'étonnement stupide où les plongeait une joie à laquelle ils ne comprenaient rien.

LES voilà , les voilà , leur disait-il , ces lettres touchantes , ces lettres.... charmantes que m'écrivait , à Santiago , la modeste , l'adorable Jenny !... Oui , mes enfans , je les tiens , je les possède.... Les voilà !.... Les voyez-vous ?... Oh ! rien ne pourra me les arracher ! -- Qu'est ce que tu veux donc dire , papa , avec cette Jenny ? -- -- Oh ! ma sœur , cette Jenny est apparemment sa maman. -- Est-elle ta maman , papa ? -- Milord embarrassé ne savait que répondre à cette question ingénue : il se contenta de les embrasser , & , portant dans la cabane tous ses trésors , il oublia pour un moment ses infortunes , & fut heureux.

DÉJÀ la terre , tournant sur ses Pôles , présentait au soleil une autre

hémisphère ; les cieux azurés ne recevaient plus de l'occident qu'une lumière tremblottante qui passait à travers des nuages de pourpre, & l'oiseau de Minerve, effrayant, par son cri lugubre, les hôtes ailés des forêts, sortait de sa retraite sombre pour chanter le retour de la nuit. Milord Welly, ayant allumé du feu, avait fait rôtir quelques morceaux de salaison, & tous les trois, assis sur le bord de la mer, prenaient un repas frugal, qui leur devenait nécessaire après les fatigues de la journée. L'astre brillant de la nuit éclairait seul une table dont l'appétit faisait tous les frais. Milord, transporté du bien qui lui était rendu, formait mille projets agréables qui le distrayaient de ses malheurs, tandis que nos jeunes convives, se regardant de tems-en-tems avec des yeux pétillants, savouraient à longs traits la suavité d'un mets dont ils avaient perdu l'usage, & qui pour eux était un régal digne d'un Roi ! Un palmier voisin leur fournissait à souhait une liqueur aisée, & qu'ils n'a-

vaient jamais trouvée si délicieuse ! Tu ne manges pas , frère , disait Lolotte ? Ni toi non plus , sœur , répondait Fanfan ; & tous deux retombaient avidement sur leurs mets qui disparaissaient devant eux. Milord Welly souriait , les regardait avec attendrissement , & se félicitait de pouvoir contribuer à leur bonheur.

Le repas fini , Milord , qui avait en horreur la caverne où il avait trouvé le corps du malheureux Derly , s'étendit sur une pelouse semée de manthe , & de *calvégian*. Allons-nous à la cabane , dit Fanfan à Lolotte ? Non , répond celle-ci , Derly n'y est plus !.... -- A l'instant , un soupir , & les voilà tous deux couchés côte à côte , leurs petites mains étendues sur l'herbe , & regardant le Ciel qui protégeait ces aimables créatures , & qui , dans leur désert , leur avait envoyé un compagnon , un ami , & un père :

L'AMANT de Jenny ne put s'endormir : mille réflexions vinrent assié-

ger son esprit , qui depuis vingt-quatre heures avait éprouvé tant de secousses.

EN effet , qu'on se mette à la place d'un homme de trente-deux ans , aimable , bien fait , possédant toutes les sciences , tous les talents , ayant toujours vécu dans le grand monde , & qui , par les voyages & les malheurs , avait acquis l'expérience la plus consommée !... Tel était Milord Welly. Epoux de la plus aimable femme des trois Royaumes , chargé de trésors qu'il lui apportait , cinglant vers sa patrie , se formant mille idées agréables , & jettant les yeux sur un avenir qui lui semblait semé de fleurs !... Telle était la veille sa situation ! Qu'on se le représente maintenant jetté sur une plage déserte , manquant de toutes les nécessités de la vie , contraint à la passer avec deux enfans incapables de l'entendre & de le consoler , obligé de renoncer à Londres , à ses parents , à ses amis , à ce qu'il aime !... Eh ! pourrait-on ne pas s'attendrir sur son sort !

D'UN autre côté, si l'on jette les yeux sur Lolotte & Fanfan, abandonnés à eux-mêmes à l'âge de trois ans & demi, comptant maintenant environ huit printems, (car la lettre trouvée sur Derly indiquant trois ans & trois mois qu'ils pouvaient avoir lors de leur abandon, & les traits, faits par eux sur le gros arbre, formant quatre ans deux mois & huit jours, il est clair que le tout réuni faisait sept ans cinq mois & huit jours.) Si l'on s'étonne de la manière dont ils ont été conservés, ce qui n'a pu se faire sans une espèce de miracle, on ne peut s'empêcher de s'indigner à ces trois infortunés unis par le malheur, & qui vont désormais tirer de la nécessité toute l'industrie & tout le courage qu'exige leur déplorable situation !...

MILORD WELLY se réveilla à la pointe du jour, & ne fut pas peu surpris de ne plus voir à ses côtés ses petits concitoyens, il vole au foudroyain, il parcourt le rivage, les forêts,

les montagnes ; il les appelle , les appelle encore ; point de réponse : l'écho seul répète ses accens !... Où sont-ils ? que peuvent-ils être devenus ? Quelle retraite peut les cacher , les soustraire à ses démarches , à ses cris !... Ses inquiétudes redoublaient à chaque instant , & il allait se livrer à ses regrets , lorsqu'il lui vint dans l'idée qu'ils pouvaient être au petit monument où reposait leur bon ami. Éloigné d'environ une lieue , il n'était pas étonnant qu'ils ne l'eussent point entendu. Cette réflexion le détermine à s'y rendre sur le champ.

A PEINE faisait-il jour ; mais rien ne l'arrête ; il franchit les buissons , monte les collines , descend les vallées , & arrive enfin au petit bois planté de *Baxanas* , qu'il traverse précipitamment pour ne point éprouver l'assoupissement mortel que procurent ces arbres morbifères.

QUEL spectacle attendrissant frappe ses yeux ! Fanfan , les yeux baignés

de larmes , essaye d'enlever les pierres énormes qui s'élèvent sur la fosse , tandis que Lolotte , à genoux , les mains jointes , adresse des paroles entrecoupées de soupirs à ce corps froid qui ne peut ni la voir ni l'entendre.

O MES enfans ! que faites-vous ? que voulez-vous ? -- Le voir , l'embrasser pour la dernière fois ! -- Y pensez-vous ? Venez. -- Laisse-nous , laisse-nous ? -- Fanfan , nous nous fâcherons , si tu ne veux pas m'écouter. Tu troubles son repos , tu remues ses cendres , & tu crois lui faire plaisir ! --- Je ne t'entends pas ! -- Viens avec moi ; venez aussi Lolotte ; écoutez votre papa , écoutez-le ?... Et soyez dociles à ses avis. -- Allons , adieu , Derly !... nous reviendrons demain !

MILORD les prend par la main , & les arrache de ce lieu funèbre où les avaient conduits leur bon cœur & la reconnaissance ! » Venez mes bons amis ; je vous enseignerai par la suite ,

une manière plus efficace de le pleurer, & les services que vos prières peuvent lui rendre auprès de Dieu, qui, sans doute, ne vous l'a retiré que pour le mettre dans son sein, & le faire jouir d'un bonheur que rien ne pourra plus traverser -- Explique-nous cela, mon père ? -- Oui je veux vous l'expliquer, je le dois !... Mais une nécessité pressante m'engage à différer ce devoir; nous ne pouvons habiter la sombre caverne qui vous servait de demeure; il faut nous construire une cabane agréable, qui, en nous mettant à l'abri des injures de l'air, puisse encore nous servir d'asyle contre toutes surprises. -- Volontiers; & nous t'aiderons de tout notre cœur,

ENTRE deux collines, sur le bord de la mer, était une vallée fraîche & couverte de palmiers. Une source d'eau vive, jaillissant du milieu d'un roc, formait un bassin bordé de mille fleurs odoriférantes: exposée au soleil levant, jamais son enceinte n'éprouvait les ardeurs du brûlant midi. D'un

côté on appercevait toute la vaste étendue de l'océan ; & de l'autre , une forêt sombre & touffue servait de bornes à cet asyle ; son aspect religieux inspirait la mélancolie & le recueillement ; tout enfin , dans ce lieu agreste , offrait au philosophe une demeure utile & agréable.

CE fut dans cette vallée , à l'entrée de la forêt , que Milord résolut d'édifier sa cabane ; il courut chercher les outils précieux qu'il avait retirés du vaisseau , & commença ce grand ouvrage , qui fut pour lui plus pénible que pour tout autre ; car il n'était point du tout exercé dans l'art de la charpente.

APRÈS avoir abattu & débité deux *Bischalos* , il tailla quatre pieux de six pouces de large sur huit pieds de haut , qu'il enfonça en terre à la distance de vingt pieds l'un de l'autre. Il mit ensuite entre chaque pieux , six *chandelles* de la même hauteur ; cela fait , il remplit les vuides , de cailloutages ,

& lia le tout avec une terre blanchâtre qui ressemblait assez à celle qu'en Europe nous nommons *Marne*. Cette terre , gâchée avec de l'eau , fit un ciment que les rayons du soleil ne tardèrent pas à durcir à l'égal de la pierre. Il eut toutefois la précaution de laisser à ce petit édifice une porte de deux pieds sur six , étroite , pour se défendre , en cas d'attaque , contre les bêtes fauves dont l'Isle pouvait être habitée. Deux fenêtres d'un pied furent aussi percées pour établir un courant d'air nécessaire dans un lieu clos , & habité par trois personnes.

QUAND les parties latérales furent achevées , Milord se trouva embarrassé pour la couverture : il n'avait point de tuiles , & , ne possédant pas les outils nécessaires pour débiter des planches , il ne sçavait comment garantir sa maison de la pluie & de la grêle dont la grosseur est excessive dans l'Amérique Septentrionale. Enfin , se rappelant la toiture des Africains , il commença par mettre sept ou huit

chevrons horizontalement sur le bâtiment. Puis, en ayant élevé d'autres en pointe, il forma une carcasse de toutes ces poutres enclavées l'une dans l'autre à tenons & mortaises; enfin il recouvrit le tout de feuilles de palmier treffées en nattes à la manière des nègres de la côte d'or.

IL fallut ensuite s'occuper de l'intérieur. Il était nécessaire de faire une cloison qui séparât la cabane en deux, pour que le frère & la sœur n'habitassent pas le même endroit. Il la construisit donc, & fit, pour Lolotte, une petite chambre de huit pieds quarrés dont l'entrée communiquait à celle dont il voulait faire sa demeure & celle de Fanfan.

TROIS tabourets & un billot servant de table, sortirent de ses mains; & il consumma son ouvrage, en faisant des assiettes, des cuillers, & des gobelets avec des feuilles de Balizier. (1)

(1) Le Balizier est une plante fort com-

CETTE opération pénible & fatigante fut terminée en quinze jours. Il n'est pas nécessaire de décrire le zèle & l'activité avec laquelle Milord Welly travaillait. On le voyait tour à tour charpentier, maçon, couvreur & menuisier. Rien ne lui coutait, rien ne lui paraissait difficile; il portait les pièces de bois les plus lourdes, les mettait en place, & tout cela, avec une vigueur dont il ne se fût jamais cru capable, sans la nécessité qui l'animait & levait tous les obstacles.

LES deux enfans de leur côté l'aideraient autant que leurs forces le leur permettaient. Ils allaient chercher la

mune à Madagascar, & dont la feuille sert à couvrir les maisons. Elle a huit à dix pieds de haut, sur environ trois ou quatre de large. Lorsqu'elle est employée sèche, elle sert pendant six ans, sans se corrompre. Les tiges du Balizier séchées servent aussi à faire des parois & des enclos. Il y pousse des grains gros comme des pois, enveloppés dans un sorte de chair bleue, dont les Nègres font de l'huile: ils tirent aussi, du grain, une farine qu'ils mangent avec du lait,

terre,

terre , la gâchaient , apportaient ou relevaient les outils , enlevaient les copeaux , arrachaient les feuilles de palmier , (car ils montaient fort adroitement après les plus gros arbres) les nattaient sous la conduite de leur infatigable Architecte , & réunissaient enfin tous leurs efforts pour alléger sa peine , & coopérer à un ouvrage dont ils sentaient , comme lui , toute l'utilité.

L'ÉDIFICE achevé , il fallut le meubler. Milord y apporta tout ce qu'il avait retiré du navire : malles , outils , linge , habits , enfin le peu de biens qu'il possédait & qu'il lui était essentiel de ménager. Il fit trois lits fort commodes avec des hamacs , sous lesquels il étala des nattes de feuilles de palmiers séchées au soleil. Une large cheminée qu'il avait pratiquée dans sa petite habitation , recela les pots , jarres de cuivre ; & sa petite batterie de cuisine fut suspendue à des chevilles enfoncées dans la muraille.

Le jour destiné à l'inauguration de
D

la cabane fut superbe. Le soleil sans nuages se détachait majestueusement d'un ciel azuré ; un souffle léger , badinant sur la surface de la mer , agitait mollement ses flots : les oiseaux , perchés dans le bois voisin , faisaient retentir les airs de mille chants harmonieux : toute la Nature enfin offrait le tableau le plus riant & le plus magnifique.

NOTRE Architecte , au milieu de ses deux petits aides , arrive sur le bord de la mer : tous les trois se jettent à genoux , & Milord , levant les mains au ciel , adresse , avec ferveur , cette prière à l'Eternel.

« O toi , moteur de l'univers ! toi , qui d'un coup d'œil diriges la marche de ces globes de feu suspendus sur nos têtes , toi qui veilles sans cesse sur le sort du plus faible individu que ta bonté paternelle a placé sur la terre !... Contemple ta timide créature , élevant jusqu'à toi sa voix tremblante : daigne écouter les vœux que son cœur t'a-

dressé, & verse ta divine influence sur trois êtres séparés du reste du monde, & qui n'ont plus que toi pour patrie, pour parents, & pour amis!»

« DÈS le berceau je te connus & t'adorai. Tu fais si ce cœur perdit un seul instant de vue les principes de l'honneur & de la vertu ! j'ai trop écouté la voix des passions ; mais elles sont attachées à l'humanité, elles prouvent sa faiblesse ; eh ! si l'homme n'était dominé par ces tyrans cruels qui avilissent son être & souillent son essence, il aurait trop de rapport avec toi ! j'ai connu l'amour, Être Supreme ! mais cet amour pur, honnête, fondé sur l'estime, sur les convenances, sur la vertu, & dont le chaste feu fut allumé par ta main divine dans le cœur de celui que tu daignas former à ton image ! »

CONSIDÈRE maintenant la rigueur de mon sort ? Vois la situation déplorable !... Que dis-je ! osai-je me plaindre ; ah ! c'est sans doute par un

décret de ta suprême puissance que tu m'as conduit comme par la main à travers les écueils de l'inexpérience & du malheur, dans cette Isle sauvage, dans cette Isle, où deux enfans infortunés m'attendaient pour purifier leur cœur, pour éclairer leur esprit, pour leur apprendre enfin à te connaître, à t'aimer, & à pratiquer les leçons de ta sublime doctrine ! »

VOIS-LES donc, ô mon Dieu, ces petits innocents !... Vois leurs mains pures s'élever vers toi ? entends les premiers soupirs qu'ils t'adressent ! &, si tu daignes un jour les retirer de cette cabane isolée où je vais les élever, reçois le serment que je fais de les rendre à leurs semblables, pieux, éclairés, dociles & vertueux ! »

CETTE prière finie, ils entrèrent dans la cabane. Les enfans pleuraient de joie, examinaient tout, & sautant tour-à-tour au col de leur cher protecteur, ils le bénissaient, l'appelaient leur père, puis le quittaient

soudain pour examiner de nouveau leur demeure , s'asseoir vingt fois sur les sièges , toucher , remuer tous les meubles , & venir ensuite se jeter dans ses bras.

CEPENDANT Milord les fait asseoir , leur demande le silence , & leur parle en ces termes.

« IL est tems , mes enfans , que je songe au grand ouvrage dont Dieu m'a chargé , celui de votre éducation. Votre cœur , je crois , ne me donnera pas beaucoup de peine à former. Il est bon , aimant , & sensible. Quant à votre esprit ; si je songe à la manière étonnante dont vous vous êtes comportés ici depuis votre abandon , j'ai tout lieu de le croire ferme , entreprenant & courageux. Il faut donc , Fanfan , avant que je vous détaille mes projets , que vous me racontiez le plus exactement que votre mémoire vous le permettra , ce que vous fîtes en sortant du vaisseau , & les moyens que vous employâtes depuis pour con-

server votre fragile existence & pourvoir à tous vos besoins. Mettez de l'ordre dans vos idées , & sur-tout , n'omettez point la moindre circonstance : les détails sont pour moi plus intéressants que vous ne le pensez ! »

AINSI parla Milord ; & Fanfan qui , depuis quinze jours , commençait un peu à réfléchir , se recueillit quelques moments , & fit ensuite , sans s'interrompre , le récit suivant.

CHAPITRE IV.

*Premiers regrets , premières craintes ,
premiers besoins.*

« **N**ous demeurions , comme tu le fais , dans une maison de bois qui allait sur l'eau. Nous nous étions déjà couchés bien des fois , & toutes les aurores , Derly venait nous lever , & nous mener à maman qui pleurait bien fort , nous embrassait tour-à-tour , & regardait ensuite une petite boîte qu'elle portait à sa bouche. Cela nous faisait pleurer comme elle. Un soleil , nous lui passions nos bras autour du col , lorsque tout-à-coup , un homme entre dans notre cabane : c'était ce méchant homme dont je t'ai déjà parlé qui voulait embrasser maman malgré elle , & qui lui faisait toujours peur. Il lui dit bien des choses , & entre autres : *oui , Madame , il est mort , je l'ai tué !...* Maman crie bien fort ,

veut nous prendre entre ses bras , mais l'homme nous arrache & nous jette par terre : Derly nous relève , s'avance vers le mauvais qui tire un couteau bien grand , bien grand , dont il lui donne comme cela dans le ventre. A l'instant plusieurs hommes bien laids entrent & nous portent avec Derly dans un petit bateau qui allait sur l'eau bien plus vite que le grand.

Nous nous étendîmes sur notre bon ami qui se plaignait beaucoup , & nous tâchames d'arrêter son sang ; mais les gens qui nous conduisaient , bien loin de pleurer comme nous , se mirent à rire , & ne s'en allèrent qu'après nous avoir laissés tous les trois sur la terre , où Derly resta long-tems couché sans mouvement.

Je me rappelle que lorsqu'on nous mit dans le petit bateau , maman parut sur le bord du grand : elle se jeta dans la mer ; mais on l'en retira bientôt , & nous ne la vîmes plus.

CEPENDANT Derly , se relevant

tout doucement , nous prit par la main , & se mit à marcher jusqu'au souterrain que tu connais ; à peine y fut-il entré qu'il tomba sur la terre & nous entraîna sur lui. Nous pleurions , nous lui parlions , & il ne nous répondait que par des gémissements. La nuit se passa comme cela ; quand ce vint le soleil , il ne dit plus rien du tout. Nous lui prîmes les mains , la tête , mais sentant qu'il nous faisait bien froid , nous sortîmes du souterrain en criant , & en courant par tout sur le bord de la mer. Bientôt Lolotte tomba : je courus à elle & tombai aussi , me sentant près de dormir. Comme nous étions dans cet état , une chèvre passa près de nous avec un petit qui lui tétait du lait ; je m'avisai de chasser le petit , & me traînant sous la chèvre , je bus tant que je voulus , sans que cette pauvre bête s'en allât , ni me blessât. Cela me donna de la force : je conduisis la bonne mère nourrice à Lolotte , qui , ayant pris de son lait , me regarda , sourit , me tendit la main , & se leva.

CEPENDANT la chèvre s'en allait; nous avions bien peur qu'elle ne revînt plus !... Comment faire , dis-je à Lolotte ? menons-là auprès de Derly , me dit-elle ? tu as raison ; & prenant la chèvre par la corne , nous la conduisîmes dans la cabane , sans qu'elle voulut s'échapper. Derly ne disait toujours rien : & nous , bien affligés , nous recommençâmes à pleurer & à l'appeller.

DERLY , disions-nous , Derly , parlons-nous ? est-ce que tu nous en veux ? nous ne le ferons plus ; réponds-nous Derly ? c'est Lolotte , c'est Fanfan , ce sont tes petits amis ! ah ! par pitié , réponds-nous , réponds-nous ?

NOTRE inquiétude redoublait à tout instant. Nous étions si bien auprès de maman !... Et nous nous trouvions dans une vilaine cave noire & toute sombre !... Cela nous rendit tout-à-coup sérieux. Nous ne pleurions plus , mais nous nous regardions sans parler , & sans remuer du tout.

PENDANT ce tems-là notre chèvre sortit ; dès que nous nous aperçûmes qu'elle n'y était plus , nous sortîmes aussi pour aller la chercher. Après avoir bien couru , bien couru , comme nous passions près d'un arbre , il en tomba quelque chose qui nous fit peur , nous nous sauvâmes ; mais regardant derrière nous , & ne voyant rien d'effrayant , nous revînmes tout doucement sur nos pas , curieux de voir ce qui était tombé de l'arbre. C'était fait comme une très-grosse poire verte : j'avais si faim que je ne pus m'empêcher d'y goûter. Tiens , sœur , dis-je après , c'est bien bon ! manges-en ? Lolotte la prit aussi-tôt , en mangea la moitié , & me laissa l'autre. Notre goûté fini , nous nous mîmes encore à chercher notre chèvre. En passant contre un gros arbre , je m'aperçus qu'il en sortait de l'eau. La soif m'engagea à mettre ma tête contre l'arbre , & je suçai cette eau qui me sembla bien meilleure que celle que nous avions bue jusqu'alors : Lolotte en fit autant , & désespérant tous deux de

revoir cette bête si douce qui nous avait donné de son lait, nous revînmes au souterrain que nous eûmes beaucoup de peine à retrouver. La vue de notre bon ami nous fit encore bien pleurer; puis, ne voyant plus clair du tout, nous tombâmes par terre, & dormîmes jusqu'au nouveau soleil.

DÈS QUE nous l'aperçûmes entrer dans la cave, nous en sortîmes après avoir bien embrassé notre bon Derly, & courûmes vite à l'arbre, au pied duquel nous avions trouvé la grosse pomme. Il n'y en avait plus; &, mourans de faim, nous revînmes sur le bord de la mer, en criant & en récitant la prière que Maman nous faisait dire avant le soleil & avant le coucher. Il y avait sur les pierres une grosse bête à quatre pattes, qui ressemblait assez à une araignée. Lolotte, qui la vit la première, fit un cri; & me prenant par la main, nous voilà à courir jusqu'à notre souterrain, où, une fois entrés, nous allons nous cacher jusqu'au

qu'au fond, persuadés que la bête nous poursuivait. Nous restâmes là jusqu'à la grande chaleur, en nous roulant par terre, & en poussant de grands cris.

ENFIN notre douleur un peu calmée, je me ressouvins de la poire verte qui nous avait fait tant de peur, & que nous avions eu après tant de plaisir à manger. Lolotte! dis-je, allons voir si la grosse bête y est toujours? Oh, non, reprit-elle, elle nous mangera. Viens, viens, repris-je; si elle veut nous manger, nous la tuerons! Lolotté y consentit; nous retournâmes donc à l'endroit où nous l'avions vue, & qui était en face de notre Cabane. Elle n'y était plus; mais il y avait à la place plusieurs œufs tout jaunes qui nous dégoutèrent d'abord; j'eus bientôt le courage d'en casser un & de le boire. Lolotte fit comme moi, & nous convinmes, en les avalant tous, qu'ils étaient meilleurs que ceux des poules de Maman.

Première Partie.

E

Nous avions besoin de cela , car nous allions tomber tout-à-fait ; mais , ces œufs nous ayant donné de la force , nous commençâmes à nous parler de notre aventure , & , appelant toujours Derly & Maman , nous nous sentîmes si las & si malades , que nous nous mîmes à dormir jusqu'à l'autre soleil.

IL SE PASSA comme celui d'avant à pleurer , & à chercher notre nourriture. Un oiseau fort petit & fort beau , qui avait le bec long , le cou jaune & de grandes plumes noires & bleues , laissa tomber d'un arbre , son nid où nous trouvâmes des œufs entiers & cassés , mais plus petits & plus jaunes que ceux de la grosse bête. Nous nous les partageâmes , & jettant les yeux par-terre , je trouvai encore deux de ces poires qui étaient tombées de l'arbre. Tiens , dis-je , sœur , en voilà une pour toi & une pour moi. Après les avoir mangées , nous retournâmes à l'arbre qui donnait de l'eau , & nous en

suçâmes jusqu'à ce que nous n'eussions plus soif.

Nous vécûmes de même pendant plusieurs soleils , & nous n'étions plus tristes qu'en entrant au souterrain , où nous embrassions sans cesse notre pauvre Derly, qui dormait & ne parlait plus.

UN soleil , nous étions sur le bord de la mer , & nous regardions ce grand feu qui brille au Ciel ; cela me fit penser à quelque chose que je communiquai à Lolotte. Comment ferons-nous , sœur , lui dis-je , pour compter les soleils que Derly aura dormi , afin de le lui dire quand il se réveillera ? -- Elle chercha longtemps ; puis , prenant un caillou , tiens , répondit-elle , faisons une barre sur ce gros arbre , chaque fois que nous reverrons le soleil ? Comme notre bon ami sait lire , il nous dira , lui , combien il y en aura ; je trouvai qu'elle avait raison , & nous n'avons pas passé depuis un seul

soleil sans faire une petite barre sur l'arbre. Tu les as lues, toi, Papa, tu sais combien il y en a».

(Ici Milord ne put retenir son admiration : il embrassa les deux petits amis, adressa au Ciel quelques exclamations, & pria Fanfan de continuer son récit, ce qu'il fit en ces termes :)

« Nous trouvions tous les soleils de la nourriture, & nous commençons à oublier nos chagrins, lorsque je me dis à moi-même : mais, si ces arbres ne jettaient plus de poires ; si ces oiseaux ne laissaient plus tomber leurs nids ; si ces grosses bêtes ne nous apportaient plus d'œufs, comment ferions-nous ? Oh ! il faut tâcher d'avoir de quoi manger, en cas que tout cela arrive.

SOUDAIN, je pris des pierres, & les jettant de toutes mes forces après les arbres, je vis tomber à mes pieds beaucoup de poires & de nids. Lo-

Iotte & moi, les ramassant aussitôt, nous portâmes le tout, en différentes fois, à la Cabane, où nous ferrâmes notre provision sous des feuilles de ces mêmes arbres, qui étaient bien larges, & que nous avions ramassées. Nous faisons cela tous les soleils, & nous ne manquions jamais de nourriture.

CEPENDANT nous avions quelquefois bien peur : il y avait de grosses bêtes, ces bêtes que tu as vues dans les bois, qui venaient la nuit presque dans notre souterrein ; nous nous cachions bien vite derrière notre bon ami, & elles s'en allaient sans nous mordre.

UNE NUIT, il vint un cheval qui avait un long col & une grosseur sur le dos. Sa vue nous effraya tellement, que sortant de la Cabane, nous courûmes en poussant de grands cris ; mais comme la bête nous suivait, je mis mes pieds & mes mains contre un arbre, & le serrant bien fort,

je montai jusqu'en haut , en criant à ma sœur d'en faire autant. Elle ne tarda pas à suivre mon exemple , & le cheval bossu qui vouloit nous manger, ne le pouvant plus , s'en alla tout de suite.

QUAND il fut bien loin je voulus descendre ; mais appercevant au clair de la lune un oiseau qui dormait sur une branche de l'arbre où j'étais, il me vint en pensée de lui prendre le col & de le tuer. Je le fis , & descendis tout joyeux le montrer à Lolotte , qui jugea qu'il devait être bon , car il était bien gros ! Nous fûmes ensuite dormir , & à l'autre soleil nous mangeâmes l'oiseau , après lui avoir ôté les plumes , comme faisait la Bonne de Maman. Oh ! vraiment , nous aurions bien voulu le mettre sur du feu , mais nous n'en avons pas , & nous ignorions le secret que au nous as montré pour cela.

CEPENDANT nos petits habits devinrent tout déchirés ; quand ils

furent bien mauvais, nous les jettâmes, & restâmes nus pendant quelques soleils. Mais une fois nous trouvâmes dans les avenues d'arbres une bête dont la peau était tout-à-fait défectueuse; il fallait qu'elle se fût battue avec quelqu'un qui l'avait déshabillée, car nous enlevâmes sa peau qui tombait, & nous en prîmes chacun la moitié; la voilà encore : comment nommes-tu cela?--C'est une peau de Loutre. --- De Loutre? Eh bien, ce pays-ci n'est plein que de ces Loutres-là. Nous tâcherons de t'en avoir un morceau, quand ton habit deviendra mauvais. --- Est-ce là tout ce qui t'est arrivé, Fanfan?-- Oui, tout. --- Mais, tu m'as parlé de grands hommes noirs -- Ah, oui, j'oubliais !.... Vraiment, il faut bien prendre garde à eux, car ils sont bien méchants. --- Eh, comment les as-tu vus?-- C'était un soleil qu'il faisait mauvais; j'étais allé chercher de la nourriture, & je revenais chargé, quand Lolotte vint à moi toute effrayée..... Nous sommes mangés,

s'écrie-t-elle ! Comment donc ? par qui ? --- J'ai vu J'ai vu Ah ! Fanfan , nous sommes croqués ! -- Eh mais , dis-donc ? qui nous croquera ? -- De grands vilains hommes tout noirs ; tiens , les vois-tu ?

EFFECTIVEMENT j'aperçus venir bien loin ces hommes noirs qui couraient de toutes leurs forces. Eh , vîte , je prends ma sœur par la main , & tous deux nous courons jusqu'à un souterrain que nous connaissions , & qui est par là-bas ; tiens , vois-tu ; du côté où le soleil paraît. Nous y entrons bien vîte , & comme il forme plusieurs Cabanes , nous allons nous cacher dans celle qui est tout au fond. N'entendant rien , nous sortions de tems en tems pour voir s'ils y étaient toujours. A la fin nous ne les vîmes plus du tout , & courant du côté par où ils étaient venus , nous les aperçûmes bien loin , bien loin , dans des petits bateaux qui allaient bien fort.

ILS SONT VENUS encore depuis , &

nous ne les avons plus revus ; mais ils ne passent jamais par ici , c'est toujours dans les grands jardins qu'ils font leurs ravages. Car nous y avons trouvé de grosses bêtes déshabillées , des arbres tout défaits , & des plumes d'oiseaux , ce qui nous a fait penser que ces hommes noirs ne venaient ici que pour emporter des bêtes , des poires & des oiseaux.

VOILA , mon père , tout ce que je puis me rappeler de nos chagrins & de nos travaux. Nous avons vécu , comme tu vois , depuis le tems que tu as lu sur l'arbre , sans doute par les bontés de ce Dieu à qui tu vas nous conduire , & que nous désirons bien connaître. Jusqu'à présent nous disions les prières que Maman nous apprenait , à ce soleil qui marche au Ciel , & que nous croyons être le maître de la terre ; mais si nous en avons un autre , nous l'aimerons , nous le prierons beaucoup & nous serons toujours bien sages , pour qu'il soit content de nous ».

FANFAN cessa de parler, & Milord, toujours ému de compassion, récapitula en lui-même toutes les circonstances de son petit récit. Confirmé dans ses premiers soupçons sur la cause qui les avait fait reléguer dans cette Isle déserte, il s'attendrit de nouveau sur le sort du malheureux Derly, qui, selon toute apparence, était un ami de leur père.

IL ADMIRAIT la tendresse religieuse de ces enfans, & reconnaissait la main de la Providence dans les secours qu'ils avaient reçus des chèvres, des arbres & des poissons.

LES POIRES VERTES, dont ils parlaient, étaient sans doute des Carafols; la grosse bête du bord de la mer, une Tortue; Poiseau blanc & noir, un Colibri; Poiseau dormant sur l'arbre, à qui Fanfan avait tordu le col, un Foken; enfin tout cela lui paraissait merveilleux & même

romanesque. Il se souvenait cependant d'avoir lu que des Chèvres, des Ourfes, des Lionnes même, avaient quelquefois allaité des enfans; mais il avait toujours pris cela pour des récits apocriphes. Cependant il en avait la preuve, & dès qu'il réfléchit sur la manière miraculeuse dont ces deux Sauvages avaient été nourris, il n'y trouva rien que de fort naturel.

EN EFFET des fruits tombent : des animaux ovipares peuvent fort bien laisser choir, ou même abandonner leurs œufs, & l'instinct de la nature, qui porte chaque être à conserver le feu de la vie qui l'anime, peut encore porter des enfans à manger ces fruits & ces œufs, malgré la différence des formes, des couleurs & des goûts.

MILORD WELLY donc, attendri du récit naïf & touchant de l'industriel Fanfan, lui prit la main, le regarda quelques instans sans parler, & lui adressa ces paroles :

« TON ESPRIT & ton bon naturel m'ont pénétré, mon fils; & le desir que tu marques de connaître celui qui t'a conservé la vie au milieu de ces déserts, sera bientôt satisfait. Apprens que cet Être tout-puissant, trop grand pour se rendre visible à sa fragile créature, veille du haut des Cieux sur la conduite de tous les hommes. Aussi bon que juste, il ne mesure point la peine à l'offense; mais au degré de faiblesse de celui qui s'est rendu coupable à ses yeux. L'erreur est une faiblesse annexée à l'humanité, il ne peut punir l'erreur. L'ignorance, la superstition sont encore deux de nos tyrans; il ne peut sévir contre l'ignorance & la superstition. Mais les crimes où nous plongeant ces faiblesses; mais les passions de l'ame & de l'esprit; mais l'incrédulité, l'ambition, l'orgueil, le fanatisme; voilà ce qu'il poursuit, voilà ce dont il se venge, & ce qui allume sa colère. Rien ne lui échappe, il fait tout, voit tout, entend tout, & d'un coup-d'œil il embrasse toute

la terre. --- Toute la terre ! Qu'est-ce que cela veut dire ? --- Ecoutez, mes enfans : La terre est le plancher sur lequel nous marchons ; elle ne consiste pas en cette Isle seulement ; elle s'étend par de-là les mers , & contient quatre grands pays que l'on nomme l'Europe , l'Afrique , l'Asie , & l'Amérique , qui est la partie du monde où nous sommes maintenant. --- Quoi ? Cette Isle s'appelle l'Amérique ? --- Non ; mais elle en fait partie. --- Nous ne t'entendons pas ! --- Quand vous serez plus instruits , que je vous aurai montré à lire & à écrire , vous comprendrez tout cela à merveille. »

ON s'étonne sans doute de voir que Mylord Welly se propose d'apprendre à ses enfans à lire & à écrire ; mais on verra bientôt comment il leva cette difficulté.

LE JOUR de l'inauguration de la Cabane se passa ainsi en instructions & en discours , que Lolotte & Fanfan

écoutaient avec une attention qui charmaient leur Protecteur. Il se promit dès-lors d'en faire des hommes sçavans & sensés , & son attente ne fut pas trompée.

LE SOIR, on soupa de fort bon appétit dans la nouvelle Cabane que Milord commençait à aimer , parce qu'elle était son ouvrage. Le repas fini , chacun fut se coucher dans son hamac. Lolotte eut beaucoup de peine à se séparer de son frere ; mais l'amour de la propriété , si naturel aux enfans & même aux hommes , lui adoucit un peu l'amertume de cette séparation. Elle entra donc dans sa chambre , s'y promena long-tems , & ne s'endormit qu'après l'avoir bien examinée , & changé vingt fois de place , ses petits meubles.

MILORD & Fanfan , voisins l'un de l'autre, causèrent encore quelque tems , & bientôt nos trois Insulaires , livrés aux pavots de Morphée , goûtèrent un repos qui ne fut interrompu que par les rayons du soleil.

CHAPITRE V.

Plan - de - vie , l'Alligator , les sept Planètes.

L'ÉTOILE du matin ramenait l'aurore, & cette vigilante courière avait déjà tracé au père du jour le chemin qu'il avait à parcourir, quand Milord éveillé, s'aperçut que ses hôtes dormaient encore d'un profond sommeil. Cette remarque lui fit appréhender qu'ils ne fussent enclins à la paresse, & voulant les élever d'une manière toute opposée aux mœurs Européennes, il les prit doucement par la main, & vit soudain ces petits sauvages ouvrir les yeux, étendre les bras, lever la tête & lui sourire avec une grâce touchante. Fanfan, dit-il, tu devrais donner l'exemple à ta sœur, & devancer le lever du soleil. -- Pardonne, ô mon Père ! mais.. nous avons couché dans un si bon lit ! Oh !

cela nous a d'abord empêché de dormir, mais ensuite.... --- C'est assez, mon fils, mais demain & tous les jours il faut, dès avant l'aurore, vous rendre tous les deux sur le bord de la mer, & là, adresser vos prières à l'Être Suprême. -- Oh! nous n'y manquerons pas. Si tu es fâché contre nous, tiens, nous t'en demandons bien pardon!.... Et tous deux, aux genoux de leur Protecteur, tâchent par leurs caresses innocentes de fléchir sa colère.... Ah! ils n'ont pas de peine à la défarmer!

CEPENDANT Milord Welly était inquiet sur l'avenir : comment allait-il subsister lui & ses deux enfans? il n'avait plus de provisions, & ne savait comment régler & composer sa nourriture. Il se mit donc en devoir de visiter l'île, fertile en productions, pour satisfaire sa curiosité, & le projet qu'il avait conçu.

IL n'alla pas bien loin sans trouver des plaines couvertes de Riz, de Maïs

& de Manioque. C'était ce qu'il cherchait. Les voilà donc tous trois à moissonner, & à rapporter à la Cabane quantité de hamacs pleins de graines. Ils déposent leurs richesses, & retournent à la moisson. Quand ils eurent récolté environ dix septiers de Maïs, ils en étendirent quelques poignées sur le gazon, & les exposèrent aux ardeurs brûlantes du midi, qui ne tardèrent pas à les sécher assez pour qu'on pût les broyer. Milord pratiqua alors dans le roc un trou en forme de mortier; puis avec un pilon de bois, il écrasa les grains, & les réduisit en poudre en les broyant ensuite sur une pierre.

Il avait fallu, avant tout, vaner cette graine : Milord l'avait fait assez passablement en la secouant fortement dans un linge que Lolotte & Fanfan tenaient étendu.

LA farine préparée, on la délaya avec de l'eau; puis, ayant mêlé dans cette pâte un peu d'eau-de-vie, en

guise de levure , on la mit cuire sur des cailloux fortement échauffés au feu. Cela fit un pain fort léger & fort agréable au goût.

PENDANT que les enfans veillaient à la cuisson du pain , Milord était retourné à la découverte. Il trouva beaucoup de Millet , mais différent de celui d'Europe , des Ignames , des Patates superbes , & dont il espéra tirer une fécule nourricière. Il avança toujours & découvrit bientôt des Figues vertes , des Grenades même ; enfin tous les fruits les plus sains & les plus suaves de l'Amérique.

Il fallait cependant aller chercher tous ces légumes bien avant dans l'Isle , & cela devenait fort incommode. Milord , pour lever cette difficulté , conçut un projet qui fut exécuté en moins de trois jours. Il y avait , près de sa Cabane , une vaste plaine , qui , comme on l'a vu plus haut , s'étendait depuis le rivage jusqu'à la forêt qui lui servait de li

mites ; nos trois insulaires travaillèrent avec tant d'activité, que le champ fut bientôt retourné , bêché & ensemencé.

CETTE espèce de potager leur fournit par la suite du maïs , du riz , du millet , des patates , & tout ce que le terrain produisait de plus utile en herbages , en fruits , & en légumes.

JE ne suis entré dans tous ces détails que pour prévenir les inquiétudes que le lecteur devait nécessairement concevoir sur le sort de ces trois infortunés. On voit maintenant qu'ils ont à-peu-près les premières nécessités de la vie ; ainsi , je ne parlerai plus que du plan de conduite qu'ils se tracèrent , & qu'ils suivirent fidèlement pendant le long tems qu'ils restèrent dans cette Ile déserte.

Le matin, Milord & Fanfan allaient à la chasse : c'est-à-dire qu'avec des

arcs & des flèches qu'ils avaient fabriqués de leur mieux, ils allaient dans les bois tuer des Daims, des Cerfs, des Chevreaux, &c., &c. Tantôt ils tiraient des oiseaux, comme des Colibris, des Fokens, des Perroquets, & des Canades.

Le Canade est un superbe oiseau de l'Amérique, qui a le ventre & les oreilles de couleur d'or, le dos & une partie des ailes bleu-céleste. Sa tête, couverte d'un duvet tacheté de bleu, jaune & verd, est couronnée d'une houpe d'un vermillon éclatant, entourée de petites plumes, couleur perle. Ses prunelles, jaunes & rouges, enchâssent des yeux revêtus de blanc, & si étincelans qu'ils ressemblerent à des perles montées dans de l'or.

Nos chasseurs rapportaient aussi des Pingouins dont la chair était excellente. Pour tuer tous ces oiseaux, ils n'avaient qu'un arc long d'environ trois pieds & demi : sa corde n'était qu'un boyau cordonné, & les flèches,

une baguette garnie de deux plumes ,
& terminée par un caillou aiguisé.

PENDANT ce tems , Lolotte , restée
à la Cabane , faisait cuire le pain que
Milord avait broyé & pétri d'avance.
Celui-ci , de retour , s'occupait avec
Fanfan à ramasser sur le rivage des
œufs que différens poissons venaient
y déposer. Mais ils ne mangeaient le
plus communément que ceux de Tor-
tues & d'Alligators. Ces derniers
poissons sont si singuliers , qu'on sera
sans doute bien aise d'en trouver ici
une description abrégée.

L'ALLIGATOR est un animal amphi-
bie commun en Amérique , & plus
encore dans la Nouvelle - Espagne.
C'est une espèce de Crocodile ; sa
figure est celle du Léopard , sa couleur
d'un brun fort sombre ; sa tête est
grosse , ses mâchoires longues &
garnies de fortes dents , dont deux
sur-tout sont d'une longueur excessive.
Ses quatre jambes sont courtes &
terminées par de larges pattes ; son
dos , depuis la tête jusqu'à la queue

qui est fort longue , est couvert d'écailles dures & jointes ensemble par une peau fort épaisse. On voit sur ses yeux deux bosses grosses comme le poing , dures & couvertes d'écailles; son ventre est d'un jaune obscur; sa poitrine est garnie de quatre glandes de la grosseur d'un œuf; son corps est fort long , très-agile , & sa queue traîne toujours à terre.

CET animal répand une forte odeur de musc , ce qui n'empêche point de manger ses œufs dont le goût est très-délicat. L'Alligator vit sur terre ou dans l'eau indifféremment; il n'est point méchant & ne fait de mal que lorsqu'il est offensé.

MILORD & Fanfan revenaient ensuite à la Cabane apporter leurs œufs, puis ils allaient cultiver leurs champs & faire la chasse aux King-Birds qui l'infestaient la plupart du tems.

LE King-Bird , (1) oiseau de l'A-

(1) *King-Bird* veut dire en français, Oiseau Royal.

mérique Septentrionale, fait son nid, comme la Perdrix, dans les champs de bleds ; mais il est souvent en guerre avec la Corneille sa mortelle ennemie, qui est extrêmement friande de ses petits. Bien qu'il soit beaucoup moins gros & moins fort que la Corneille, le King-Bird ne laisse pas que de sortir toujours victorieux du combat. Voici avec quelle adresse il fait la forcer à fuir de son voisinage : il commence d'abord par effrayer son ennemie par ses cris redoublés, sa vélocité & sa fureur. Quand il est au-dessus de son antagoniste, il la frappe de son bec dans les yeux : quand il est au-dessous, il la frappe sous les ailes. La Corneille alors fuit dans les bois, & le King-Bird annonce, par des mouvemens de trépidation, la joie qu'il a d'avoir pu conserver & son habitation & sa petite famille. Cet oiseau fait aussi la guerre aux Abeilles, qui se défendent en bataillons.

MILORD & son élève, de retour chez eux, apprêtaient leurs mets,

prenaient un repas frugal , & passaient l'après-midi à l'étude ou au jardinage.

VERS le coucher du soleil les deux enfans étaient libres de courir , sauter , & de prendre un exercice qui leur était nécessaire pour fortifier leur tempérament , & assouplir leurs nerfs. Le soir , on s'asséyait sur le bord de la mer. Lolotte & Fanfan , sages & raisonnables , écoutaient leur ami qui leur donnait des leçons de Morale ; d'Astronomie , d'Histoire & de Géographie.

CE digne Instituteur avait trouvé le moyen de leur apprendre à lire & à écrire. D'abord il avait découvert dans les bois un arbre qui ressemblait assez au *Fimpi* de l'Isle de Madagascar. Son écorce , exposée au soleil , devenait blanche comme du papier ; elle sentait un peu trop le musc , mais on pouvait affaiblir son odeur en l'exposant à la fumée d'herbes aromatiques. Au pied de cet arbre découlait
une

une espèce de gomme fort noire , assez semblable à celle qui découle du *Figuier d'Inde* , arbre des Indes Orientales , dont la sève sert à noircir les navires. Ainsi muni de papier & d'encre , Milord n'eut pas beaucoup de difficulté à trouver des plumes. Il les tailla avec son couteau , & les mit entre les mains de ses jeunes élèves , qui , en peu de tems , vinrent à bout de lire & d'écrire passablement. Quand ils furent en état de comprendre & de concevoir , Milord leur donna à lire quelques-uns des livres qu'il avait retirés de son vaisseau. Il y avait entre-autres , les Tragédies de Chefs-pir , qui exigeaient quelques explications préliminaires ; des ouvrages d'Addisson , Richardson , Pope , Hervey , Young , Milton , Voltaire , J. J. Rousseau , Vély , Prevost , Le Sage , &c. , &c. tout cela informe & dépareillé , mais néanmoins précieux , puisqu'ils n'en avaient pas d'autres. Ces livres provenaient de la Bibliothèque de l'oncle de Jenny : Milord les avait apportés complets de Sant-

Yago ; mais son naufrage en avait englouti la plus grande partie.

Qu'EST-CE que c'est que ces Rois dont il est parlé dans tes livres , dit un jour Fanfan à Milord ? -- Mon fils , les hommes vivant en communauté , comme il y en a de bons & méchans , il était nécessaire d'en établir un , maître des autres , afin qu'il pût récompenser les bons & punir les méchans. -- C'est juste ; mais ne sert-il qu'à cela ? -- Il maintient l'ordre , l'union entre ses sujets , établit des loix , les fait observer , en fait respecter l'autorité , & , par une sage administration , rend heureux ses peuples , qui le chérissent comme un père. -- Mais cet homme-là doit avoir beaucoup de peine ? -- Il est vrai que s'il pratiquait exactement les devoirs que lui impose son état.... -- Est-ce qu'il est paresseux ? -- Non , mon fils , un Roi n'a pas le tems de l'être ; mais ne pouvant , ni tout voir , ni tout entendre , entouré souvent de Flatteurs , de Courtisans vils & durs qui l'étourdissent pour

l'empêcher d'entendre les cris des malheureux ; il est quelquefois injuste & méchant sans s'en douter. -- Mais aussi , à quoi bon s'en rapporter à un seul homme , & lui donner toute l'autorité ? -- Il le faut , mon fils ; écoute-moi , & tu verras bientôt que cela est indispensablement nécessaire. N'est-il pas vrai que s'il y avait ici beaucoup d'hommes & de femmes , que tous ces gens vécuissent en commun ; n'est-il pas vrai que l'un voudrait avoir le champ de son voisin , que l'autre égorgerait sans pitié son ennemi ; que celui-ci viendrait dans notre Cabane nous arracher notre nourriture ; que celui-là pourrait bien nous en chasser pour y établir son domicile ? -- Quoi ! les hommes sont capables de cela ! -- Il en est , & malheureusement le nombre des méchans surpasse celui des bons. -- Ah ! Lolotte , restons dans notre Isle ! -- Ecoutez-moi jusqu'au bout ? Cela posé , convenez qu'il serait nécessaire d'en nommer un qui pût veiller à la sûreté publique , établir des Loix & rendre

par son autorité notre Cabane & nos biens sûrs & tranquilles. -- Tu as raison ; mais pour cela il faudrait choisir l'homme le plus sage & le plus juste ! C'est sans doute comme cela que l'on vous donne des Rois ? -- Non , Fanfan. Le Trône , qui devrait être la récompense des vertus , est un bien d'héritage : le père le transmet à ses enfans , & ceux - ci à leurs petits-enfans. -- Mais , tu te trompes sans doute : cela ne peut être. Comment ! Si mon père est vertueux & que je sois méchant , cela ne m'empêchera pas de gouverner des hommes qui attendent de moi leur bonheur ! -- Non ; mais dans mon pays , je t'expliquerai cela , Fanfan , & tu conviendras néanmoins qu'un Roi bon , juste & humain , comme il en existe en Europe , est un trésor dont on doit sans cesse remercier la Divinité. -- Je conçois cela , & je pense que les hommes ainsi gouvernés , doivent être de bien honnêtes gens ! -- Cela n'influe que légèrement sur leurs caractères : on ne rencontre pas moins parmi eux des aya-

res, des envieux, des faux amis, & tous les défauts attachés à l'humanité; défauts qui sont bien plus dangereux en communauté, parce qu'ils ont plus d'occasion de se développer & de nuire. -- Qu'est-ce que c'est que des avarés? -- Ce sont des gens qui ont beaucoup de richesse & qui l'enterrent sans en jouir. -- En quoi consistent les richesses de ton pays? -- Hélas, mon fils! ce sont des misérables morceaux d'or & d'argent qui causent tous les biens & tous les maux. -- Quoi! Ce que tu as trouvé sur Derly? -- Cela même. Ces pièces, empreintes de l'image du Souverain, sont divisées en petites, moyennes & grandes, toutes d'une valeur proportionnée. C'est avec cela que l'on se procure la nourriture, l'abri & toutes les commodités de la vie. -- Comment! les hommes se font payer entre eux les biens qui appartiennent à tout le monde? --- Qu'entends-tu par-là? -- Oh! je m'entends bien, moi! Je leur pardonnerais volontiers de se vendre les ouvrages de l'Art, parce

que cela exige du travail & du talent. Mais des graines, du bois, & en général toutes les productions de la terre, je trouve cela affreux. -- Tu ne fais pas attention, Fanfan, que toutes ces productions de la terre exigent une culture, un transport, mille petits soins qui méritent réellement récompense. Celui qui laboure un champ, qui l'ensemence, qui veille à la végétation des légumes, qui les recueille, les porte ensuite dans les Villes, est-il obligé de prendre toutes ces peines? Et, s'il y a de l'or à donner, ne mérite-t-il pas de l'avoir! Ce sont ceux-là justement, mon ami, qu'il faut payer, & non ceux qui, par leurs exactions & des déprédations multipliées, ne font que ruiner & opprimer leurs compatriotes. -- Ta remarque est juste, mon père, & j'avoue mes torts!

C'EST ainsi que Milord cherchait à les instruire & à rectifier leur jugement.

Tous les soirs il les rassemblait

autour de lui , & la conversation roulait sur la Morale , la Physique ou la Religion.

Un soir que le Ciel était clair & parsemé d'étoiles , Lolotte aperçut , en levant les yeux , cette espèce de Phénomène que nous distinguons communément sous le nom d'*étoile tombante*. Qu'est-ce que cela , mon père , dit-elle à Milord , voilà bien des fois que j'oublie de te demander la cause de ce prodige ? -- Ce qui te paraît là une étoile , répondit-il , n'en est point une. C'est une étincelle du feu élémentaire , ou plutôt d'électricité , qui brille dans la région éthérée , & qui s'évapore par le choc d'un courant d'air (1). -- Je n'entends rien à tout cela.

(1) Comme l'on imprimait cet Ouvrage , il en a paru un de M. l'Abbé Bertholon , intitulé *Physique des Météores* , qui prouve ce que Milord Welly avance ici. J'ai vu avec plaisir le système de mon Anglais , appuyé d'une autorité aussi prépondérante que l'est celle de M. l'Abbé Bertholon. Qu'il est flatteur , quand on hasarde son sentiment , de voir qu'il s'est justifié par celui d'un Savant.

-- Tu vas mieux l'entendre , si tu veux m'écouter avec attention. L'électricité est une matière de feu invisible à nos yeux ; mais qui existe , pénètre tous les corps , donne aux uns la végétation , aux autres la trépidation , aux autres l'impulsion , &c. , &c. -- Détaille-moi tout cela ? -- L'Electricité fait pousser les végétaux , agite l'air que nous respirons , chasse les vents avec plus ou moins de violence , pénètre nos corps , leur donne la vigueur , la santé même , fortifie & conserve en nous le principe de vie , rend notre sang actif & chaud , en précipite & peut être en cause la circulation. Cette matière électrique , élément de tout ce qui respire , choquée violemment par un courant d'air , s'enflamme d'elle-même , produit des aigrettes spontanées , & fait briller ces feux que tu vois souvent sur les bords des rivières , des marais ou des étangs. -- C'est fort bien expliqué : ainsi donc , toutes ces étoiles que nous voyons au Ciel , sont autant d'étincelles électriques ? -- Non , Lo-

lotte , ces étoiles sont des globes semblables à la terre , mais beaucoup plus gros. Leur éloignement seul les rend plus petits à nos yeux. Parmi ces étoiles il y en a sept que l'on appelle Planètes , & je vais te les montrer. Dans un autre moment jete parlerai de la grande ourse que voilà , de la petite ourse , du chariot , de l'étoile Syrius , de la voie lactée , de la tête & de la queue du Dragon , & de mille autres qui exigent des explications particulières.

LA LUNE est treize fois plus petite que la terre , à laquelle elle sert de satellite. Elle tourne sans cesse avec notre globe , & lui présente toujours la même face.

LE SOLEIL , éloigné de la terre d'environ trente-trois millions de lieues , donne la lumière à tous les globes qui se meuvent autour de lui. Il est , selon toute apparence , immobile. Si ses rayons nous paraissent vacillans , nous ne devons cette vision qu'à une

agitation tremblottante des vapeurs qui environnent notre terre. C'est cette même agitation qui fait que les étoiles paraissent, pendant la nuit, scintiller & briller.

LA PLANÈTE de Mercure est trois fois plus près du Soleil que la nôtre, & son diamètre est, par rapport au globe du Soleil, comme 290 est à 1.

LA PLANÈTE de Vénus est une fois & demie plus petite que le diamètre du Soleil, dont la superficie est deux fois plus grande que celle de cet astre. Son rapport est toujours au disque du Soleil, comme 84 est à 1.

LE GLOBE de Mars est plus petit que celui de Vénus. Il est aussi beaucoup plus éloigné du Soleil, dont il reçoit une lumière & une chaleur trois fois moins grande que le globe terrestre. Son rapport est de 166 à 1.

LA PLANÈTE de Jupiter contient plus de vingt fois le diamètre de la

terre. Elle est accompagnée de quatre lunes-satellites, qui se meuvent comme elles, & lui présentent toujours la même face. Le diamètre du Soleil est à Jupiter cinq fois plus petit qu'il ne l'est à nous. Son rapport est de 11 à 2.

SATURNE, qui est la dernière des Planètes, est aussi la plus belle & la plus éclairée. Outre cinq lunes qui lui servent de satellites, elle jouit encore de la vue d'un anneau lumineux qui environne son disque. Le diamètre de cet anneau est à celui du Soleil comme 37 est à 11.

MILORD termina ainsi ses observations astronomiques, & les deux enfans, qui savaient déjà très-bien calculer, le comprirent à merveilles, ils regardaient le Ciel, s'étonnaient de la prodigieuse grandeur de ces globes ignés, & desiraient voyager dans les Planètes, sur-tout pour y admirer Saturne, dont l'anneau & les cinq lunes les avaient émerveillés.

PEU à peu ils acquirent des connaissances sur tout , & comblèrent l'espoir de leur Bienfaiteur , qui n'épargnait rien pour éclairer leur esprit & former leurs cœurs à la vertu. Que ce digne Instituteur eut été heureux, s'il eût pu achever leur éducation & les voir versés dans toutes les sciences qu'il voulait leur inculquer ! Mais , hélas ! nous verrons bientôt des événemens cruels qui renversèrent ses projets , & mirent nos jeunes Sauvages à toutes les épreuves du courage & de l'infortune.

CHAPITRE VI.

Le Climat, l'Irruption, la Grotte.

AH ! MON PÈRE , s'écrie un jour Lolotte qui revenait du jardin , ah ! si tu avais vu ce que je viens de voir ! -- Quoi donc ? -- Oh ! tu serais enchanté. Ecoute-moi : c'est bien intéressant !

J'ÉTAIS contre le grand rocher à cueillir des légumes , lorsque j'ai vu soudain deux de ces petits animaux , que tu appelles *Lézards* je crois , monter aux pierres , portant un rameau chargé de graines. Ils arrivent à un trou sur le bord duquel ils déposent leur provision. A peine y sont-ils entrés qu'ils sortent accompagnés d'un vieux Lézard , bien plus gros qu'eux , qui se met à manger les graines. Les deux petits le regardaient sans oser remuer ; mais le bruit que

Première Partie. G

je fis apparemment les ayant fait fuir , le gros tomba ; je le ramassai , & vis avec surprise qu'il était aveugle. Comme je l'examinais avec attention , voilà les deux petits qui cherchent par-tout , par-tout , & paraissent bien inquiets. Cela me fit de la peine , je remis celui que je tenais sur le bord du trou , & soudain ils y sont entrés tous trois , comme s'ils étaient joyeux d'échapper à un si grand danger. Il faut que les petits Lézards soient les enfans du gros , n'est-ce pas ? C'est bien beau à eux d'apporter comme cela à manger à leur père ! -- Cela doit être , Lolotte. Tu vois que la tendresse filiale , ce sentiment si pur , est donné aux animaux comme aux hommes ! -- Ils ont donc une ame ? -- Pourquoi présumes-tu cela ? -- Ou tout au moins de la réflexion : car ils se disent sans doute en eux-mêmes : notre père est aveugle , infirme , il ne peut pas aller chercher sa nourriture : c'est à nous à la lui apporter pour le faire vivre le plus longtems que nous le pourrons. -- Ta naïveté

m'enchanté , Lolotte. Je veux t'expliquer cela clairement , afin que tu puisses te rendre compte d'un événement qui n'est pas rare , & dont les plus célèbres Naturalistes ont donné mille exemples.

Je partage les facultés intellectuelles en deux espèces bien différentes l'une de l'autre : l'ame & l'instinct. L'ame est cette portion de nous-mêmes qui pense , réfléchit , prévoit , examine & compare. L'instinct est ce sentiment naturel qui nous porte à conserver notre être , à plaindre un malheureux , à frémir à la vue d'une plaie , enfin à retenir , sur le bord d'un précipice , l'insensé qui voudrait s'y jeter. Quelques Philosophes ont donné à cette dernière faculté le nom de sympathie. Quoi qu'il en soit , c'est celle-là seule qui anime les animaux , & qui se dissout avec leurs machines. L'instinct leur tient lieu de la réflexion. Ils ne se disent point : soulageons notre père ? ils ne le connaissent pas sous ce titre. Ils ignorent qu'ils lui doivent la

vie ; mais ils l'aiment & le soulagent ; parce que la nature les y porte. Ils haïssent sans sujet , ils aiment de même. Les animaux féroces réfléchissent-ils quand ils se jettent sur vous ? Non : par conséquent , ceux qui sont doux , dussiez-vous les maltraiter , ne peuvent se résoudre à vous faire aucun mal. Ils éprouvent des passions ; mais ils ne les doivent qu'à l'organisation de leur machine & à la nature de leur instinct. S'ils réfléchissaient , ils auraient par fois du chagrin , des inquiétudes , de la tristesse ; & jamais ils n'éprouvent ces différentes affections que lorsqu'ils sont malades ou blessés. Le sentiment de la souffrance est le seul qu'ils connaissent , & qui puisse altérer leur gaieté & leurs facultés. Ainsi les bêtes n'ont point d'ame ; mais ils ont un instinct si délié , si subtil , qu'il est quelquefois possible de s'y méprendre. Il y a trois espèces d'existence , mes enfans ; la première est une existence passive & insensible ; la seconde est une existence active & sensible , la troisième

est une existence active, sensible & raisonnable. Un célèbre Naturaliste a dit autrefois : les pierres croissent, les végétaux croissent & vivent, les animaux croissent, vivent & sentent (1). -- Quoi ! les arbres vivent ? -- Assurément : ils croissent & vivent. La sève est leur sang, & le feu élémentaire ou l'électricité, le principe de leur vie. -- Nous leur faisons donc du mal quand nous les coupons ? -- Non : ils n'ont qu'une existence passive, ni sensations, ni affections, mais du reste ils éprouvent les mêmes vicissitudes que nous. Ils naissent, croissent, décroissent & sont sujets à des maladies ainsi que nous, --- Cela est bien singulier ! --- Très-singulier, & doit vous faire admirer de plus en plus la sagesse & la puissance du grand Être qui d'un seul mot créa tant de merveilles. --- Oh ! nous ne cesserons jamais de l'adorer ! Tu

(1) *Lapides crescunt, vegetalia crescunt & vivunt, animalia crescunt, vivunt & sentiunt*
[Linnée. *Syst. de Nat.*]

nous as appris que notre ame était immortelle ; nous ferons tant par nos prières & nos actions , que Dieu daignera un jour combler de gloire & de bonheur ce chef-d'œuvre de ses mains.

CETTE conversation les conduisit à des digressions sur la Morale & la Méthaphysique, qui furent l'entretien de plus de huit jours.

MILORD WELLY avait déjà passé quatre ans dans l'Isle , & par conséquent il avait eu le tems d'en examiner le sol & la température. Voici les observations qu'il fit au moyen de sa boussole & de ses connaissances physiques.

L'ISLE inconnue était par les 22 d. 30 m. de lat. Sep. & par les 304 d. de longitude. L'air y était assez tempéré, jamais on n'y voyait de glace ni de neige. Il n'y reconnut que deux saisons, l'Été & l'Hiver.

PENDANT l'Été, qui commençait

au mois de Novembre, & durait jusqu'au mois d'Avril, on ne voyait au Ciel ni nuages, ni vapeurs, ni exhalaisons. Il était si pur qu'on pouvait y voir non-seulement le coucher & le lever du soleil; mais, même en plein jour, le déclin & le croissant de la lune. Pendant cette saison, les jours étaient fort chauds; mais les nuits amenaient une fraîcheur souvent dangereuse. Dès le premier quartier de la lune, on pouvait lire à sa clarté, même les plus petits caractères d'écriture. La raison en était bien simple. Qu'est-ce qui nous intercepte les rayons lumineux d'un Corps? n'est-ce pas une atmosphère épaisse & méphytique, placée entre ce Corps & nous? Or, cette atmosphère n'existant pas, l'air raréfié & pur ne mettant point d'obstacle au passage des rayons, la lumière enfin, trouvant un milieu plus perméable, doit arriver jusqu'à nous, telle qu'elle émane du corps qui la produit, soit par réflexion, soit par angle d'incidence; mais poursuivons.

PENDANT l'été, il ne pleuvait point ; la sécheresse était si grande que les arbres se dépouillaient , les plantes s'affaissaient & les animaux eux-mêmes se retiraient dans les bois ou dans le creux des rochers , pour y chercher une fraîcheur nécessaire à leur conservation.

MAIS, quand le soleil avait repassé la ligne , & commençait à s'approcher du tropique du cancer , les vapeurs qu'il retirait de la mer & des endroits marécageux , formaient des nuées épaisses d'où sortaient des éclairs , des tonnerres affreux , avec des torrens de pluie qui duraient huit à dix jours. Ces pluies , rafraîchissant l'air , amenaient un peu de froid. C'est ce qui donna lieu à Milord d'appeler cette saison , l'hiver ; mais cet hiver , bien différent de ceux d'Europe , produisait dans la nature les changemens les plus favorables ; quel plaisir pour notre Philosophe d'être témoin de ces merveilles qui s'opèrent sous ses yeux ! A peine le mois de mai répand-il dans

Pair une fraîcheur bienfaisante, que les arbres, recouvrant leur première verdure, couronnent de feuilles leurs têtes chevelues. Les forêts exhalent mille odeurs que l'on prendrait pour les plus délicieux parfums. Les animaux plus agiles, descendent des montagnes, ou sortent du creux des rochers ; les oiseaux reprennent un nouvel être & recommencent leurs concerts ; les Testacées changent de coquilles ; les reptiles prennent une nouvelle peau ; les poissons quittent la pleine mer, entrent dans les rivières, & semblent s'offrir aux filets du pêcheur.

Il y avoit dans l'Isle une espèce d'arbre dont il découlait une gomme blanchâtre, si ductile, qu'en la tirant elle formait des soies : séchées au soleil, ces soies servaient à Lolotte à faire des filets avec lesquels tous trois allaient à la pêche & prenaient des poissons délicieux, tels que la Raie, le Congre, l'Ange, le Mulet, le Marfouin, la Bouite, la Dorade, & le Pilote. Ils trouvaient par-tout

des Limaçons & des Ecrevisses de mer, des Moules, des Crabes & des Cancres. Ces derniers n'habitaient point la mer ; mais ils allaient s'y rafraîchir, & c'était sur ses bords que nos insulaires les trouvaient. Les Tortues de toutes les espèces étaient si abondantes pendant l'hiver, qu'ils en faisaient une provision pour l'été, tems où ces amphibies restaient cachés & soustraits à l'aridité qui régnait alors.

DANS le courant de mai, on trouvait dans les marais des Serpens jaunes & roux, de la grosseur de la jambe, sur huit à dix pieds de long. Ces Serpens, qui n'étaient point du tout dangereux, avaient la tête faite en forme de trèfle & deux mâchoires garnies de dents fort aiguës.

ON voyait aussi descendre avec fracas des montagnes, de fortes Couleuvres d'un gris velouté ; & tachetées de noir. Ces reptiles avaient la tête large comme la main, plate &

armée de huit dents longues d'un pouce. Ces Couleuvres , douces & n'ayant aucune espèce de venin , ne faisaient la guerre qu'aux Fourmis , lesquelles , surprenant leurs ennemies endormies , venaient en bataillon leur manger les yeux.

MILORD Welly , qui aimait à s'instruire , passait l'hiver à étudier la Nature , & l'été à écrire ses aventures ou ses réflexions philosophiques ; mais dans cette saison , dès que le soleil quittait son horison pour éclairer un autre hémisphère , il se renfermait avec ses élèves dans sa Cabane pour éviter l'inclémence des nuits , dont la fraîcheur avait assez de malignité pour donner des fièvres , des catarrhes , des aposthumes & des ulcères.

QUATRE ans s'étaient donc écoulés , & Milord , toujours les yeux fixés sur la mer , avait perdu l'espoir de retourner dans sa patrie. Il pensait toujours à Jenny » Jenny ! s'écriait-il souvent , » que fais-tu : où es-tu : quel est ton

» fort ! l'espoir de me revoir, une for-
» tune immense , tout cela est perdu
» pour toi ! Quelle a dû être ton in-
» quiétude , ta douleur , en ne me
» voyant pas revenir, en n'entendant
» plus parler de moi ! m'auras-tu con-
» féré ta foi ; auras-tu?... Que dis-je !
» Ah ! si la nouvelle de mon naufrage
» est venue jusqu'à Londres , dégagee
» de tes liens , sans doute le barbare ,
» qui t'opprimait , t'aura forcée à en
» former d'autres. Tu m'auras oublié.
» Peut-être maintenant , dans les bras
» d'un nouvel époux,... Jenny !... Tu
» as perdu le souvenir de Milord
» Welly , d'un homme qui t'adorait ,
» & qui , sous un ciel étranger , ne res-
» pire toujours que pour toi ! Au
» moins , si tu es devenue infidelle ,
» si tu l'es , barbare ! que mon enfant ,
» que le tien me rappelle encore quel-
» quefois à ta mémoire ! s'il respire ,
» s'il voit la lumière , ah !... Parle-lui
» de son père : peins-lui sa tendresse ,
» ses malheurs , & qu'il apprenne de
» toi à quel infortuné il doit le
» jour ! »

IL était plongé dans ces réflexions ; les enfans éloignés de lui , couraient , sautillaient , s'amusaient à mille petits jeux dans les bois , quand tout-à-coup il les voit revenir pâles , faibles , égarés , & pouvant à peine parler.-- Qu'y a-t-il Fanfan ? Qu'as-tu Lotlotte ? -- Les voilà !... Ils sont arrivés ?... -- Qui donc ? -- Ils sont dans l'Isle ! -- Mais , qui ? -- Les Nègres , ces vilains hommes noirs ! -- O ciel ! où fuir ! -- Oh ! ils ne viendront pas de ce côté ! -- N'importe : il faut nous retirer , nous sauver.

AUSSTÔT Milord , Fanfan , Lotlotte débarrassent la Cabane , en emportent le plus précieux , & vont se cacher au fond d'un souterrain dont l'entrée était inaccessible à ceux qui en ignoraient les détours.

ILS y étaient depuis une heure , quand Milord , qui n'entendait rien , & jugeait par là que les sauvages étaient fort éloignés , voulut voir par ses yeux l'extrémité du danger qu'il courait , &

si les barbares tendaient leurs pas du côté de sa chère Cabane.

Il sortit donc , accompagné de ses petits amis qui ne le quittaient pas , & , se couchant à plat ventre sur le sommet du mont qui dominait sur l'Isle , il fut témoin du spectacle le plus singulier qui jamais ait frappé ses yeux.

LES Nègres , au nombre d'environ quarante à cinquante , après avoir quitté leurs canots ou *Bagayes* , étaient descendus sur le rivage. Ils s'étaient tellement rougi la peau , qu'au soleil ils ressemblaient plus à des écrevisses cuites qu'à des hommes. Il leur pendait de tous les côtés des plaques de métal dont Milord ne pouvait pas bien distinguer la forme. Les hommes , presque nus , ne portaient à la ceinture qu'une petite bande de toile large de cinq à six pouces : les femmes , reconnaissables par leurs enfans qu'elles portaient sur leur dos , étaient ornées à la ceinture d'un *pagne* ou *camisa* ,

mais plus étroit que celui des hommes, & haut d'environ deux ou trois pouces. Après avoir retiré de leurs canots des armes, des hamacs & quantité d'ustensiles, ils s'enfoncèrent plus avant dans l'Isle, & entrèrent dans la forêt où ils se mirent à chasser. Cet exercice dura toute la journée & une partie de la nuit. Nos trois insulaires tremblaient d'effroi, &, sentant les barbares si près de leur Cabane, ils n'osaient se lever de leur place.

SUR le matin ils sortirent du bois, apportant des Chèvres, des Loutres, des Antas, & quantité de Perroquets, de Ramiers, de Colibri & d'autres oiseaux ! En un instant les Quadrupèdes furent dépouillés, les peaux portées dans les canots, les chairs dépecées & les os séparés. Cela fait, ils s'accroupirent comme des Singes, formèrent un grand rond, &, après avoir allumé du feu, se disposèrent à faire cuire leurs mets.

Tout le monde connaît la manière

dont les Nègres allument du feu. Ils prennent deux morceaux de bois , l'un poreux & léger , l'autre compacte & dur : ils piquent celui-ci dans le premier , & le tournent avec tant de vitesse , que cette violente collision échauffe les deux parties au point de produire du feu qui enflamme facilement le plus léger des deux bois. Ce n'est pas qu'ils manquent de pierres plus propres à cet usage ; mais ils ignorent apparemment le secret d'en tirer des étincelles.

DUN côté, un grand vase plein d'eau, renfermait une quantité considérable de Crabs , dont ils sont très-friands : de l'autre , quelques femmes ayant enfilé des morceaux de viande dans une grande brochette de bois , la piquaient en terre devant le feu & ne faisaient que la retourner pour faire cuire leur rôt de tous les côtés.

PLUS loin , sept ou huit hommes jettaient dans un grand brasier des Perroquets , des Colibri , des Fokens

& des Pintades. La plume de ces oiseaux rôtie , ils les couvraient de cendres & de charbons pour les laisser cuire quelques minutes , puis ils les retiraient , levaient légèrement la croûte qu'avaient formé la plume & la peau & finissaient par jeter les intestins & le jabot.

LA cuisine finie , on apporta des vases de bois pleins de vin de palmier , d'eau-de-vie , de camphre , &c. & le repas commença. C'était un spectacle vraiment comique de voir tous ces sauvages coloriés , accroupis en rond , dévorant avec un appétit excessif , & épluchant , avec autant d'agilité que de vitesse , jusqu'aux plus petites pattes des Crabes. Plusieurs se levaient quelquefois précipitamment , & sans poser les mains à terre , pour aller choquer avec leurs camarades.

QUAND ils eurent bu force rasades , la gaieté s'empara des convives. On les vit alors crier , chanter & faire des éclats de rire épouvantables , en ou-

vrant une énorme bouche & découvrant les dents les plus blanches & les plus belles du monde. Voici la ronde qu'une femme chanta & dont tout le monde répéta le refrain :

*Ronde C*** (I).*

Amis , ne craignons point les Blancs ?
 Quand le Palmier nous défaltère ,
 Nous sommes maîtres de la terre ,
 Et nous bravons les méchants.
 Oui , le plaisir nous rassemble :
 Chantons tous , chantons ensemble ,
 Eh ! kouï , kouï , kouï ,
 Qu'il est joli
 Le vin qu'on boit ici !



De la terre les habitans ;
 Au Ciel ont le meilleur des Pères :
 Ils devraient vivre comme frères ,
 Puisqu'ils font tous ses enfans !

(1) Mylord Welly, de qui je tiens tous ces détails , avait traduit cette ronde en Anglais , ainsi que celles qui se rencontreront dans le cours de cet Ouvrage , mais je les ai rimées & mises en musique , pour donner au Lecteur la facilité de les chanter.

Mais le plaisir nous rassemble,
Chantons tous, chantons ensemble:
Eh! kouï, kouï, kouï,
Qu'il est joli
Le vin qu'on boit ici!



Le cruel Blanc veut partager,
Avec Dieu la Nature entière:
Quand il est mort, six pieds de terre
Suffisent pour le loger!...
Mais le plaisir nous rassemble,
Chantons tous, chantons ensemble:
Eh! kouï, kouï, kouï,
Qu'il est joli
Le vin qu'on boit ici!



Hélas! de quoi font-ils jaloux?
Le même Soleil les éclaire:
La Lune donne sa lumière
A ces méchants, comme à nous!...
Mais le plaisir nous rassemble,
Chantons tous, chantons ensemble,
Eh! kouï, kouï, kouï,
Qu'il est joli
Le vin qu'on boit ici.

CETTE chanson fut répétée mainte
& mainte fois, c'était la plus ancienne,

& peut-être la plus sensée qu'ayent pu composer leurs Poètes. A chaque couplet les tasses pleines d'eau-de-vie se vidaient d'un seul trait. Bientôt la gaieté dégénéra en orgie : on se leva , on sauta , on gambada ; les femmes faisaient encore plus d'extravagances que les hommes , & , le vin les ayant rendues tendres , l'Amour termina une fête bruyante où Bacchus seul avait présidé.

LOLOTTE & Fanfan , fort étonnés , faisaient pendant ce tems à Milord mille questions qui l'embarraffaient ; il tâchait de détourner leur attention de ce tableau de la brutalité la plus dégoûtante , lorsque les tendres Amans se levant tout-à-coup , poussèrent des hurlemens en signe de joie , renversèrent leurs ustensiles , les emportèrent , & furent , à moitié ivres , se jeter dans leurs bagayes qui s'éloignèrent soudain comme des traits.

QUAND ils furent avancés en mer , Milord Welly , bien assuré qu'il n'en

était pas resté un dans l'Isle , descendit la montagne avec ses deux élèves , & se rendit à la caverne où il avait , dans sa frayeur , déposé ses meubles & ce qu'il avait de plus précieux. A peine pouvaient-ils marcher tous les trois. Ils étaient rendus de fatigue & de besoin. Trente heures qu'ils avaient passées , couchés sur la pierre , les avaient tellement affaiblis , qu'ils se reposèrent en arrivant , en se promettant bien d'aller le lendemain , reconnaître les lieux qui venaient de servir successivement de temple à Comus & à l'Amour.

Dès que le jour parut , Milord réveilla les deux enfans , & tous trois se mettant en marche , ils se rendirent à la plaine où les Negres avaient dîné.

En passant par la forêt , ils y trouvèrent des quadupèdes percés de coups , & quelques lambeaux de leur peau , des armes , des flèches & des zagayes (1) , dont la forme & le travail les

(1) Zagaye , espèce de javelot long &

étonnèrent. Nous en ferons dans peu la description ; mais n'abandonnons pas Milord Welly, qui va bientôt trouver une occasion d'épancher son bon cœur & sa sensibilité.

ARRIVÉS sur le champ de bataille, ils n'y trouvèrent rien autre chose que des paniers, des couteaux, des tasses de bois, & quantité de débris de bonne chère. Ils avaient pris ce qui leur avait paru le plus curieux, & se disposaient à retourner chez eux, lorsqu'en passant par un petit bois, ils furent frappés à la vue d'une grotte qu'ils n'avaient jamais remarquée, & qui semblait être plutôt l'ouvrage de l'art que celui de la nature.

CACHÉE par des cotonniers & des bananniers, dont l'ombrage lui donnait un aspect religieux, on y arrivait

fort aisé dont les Nègres sont toujours armés. Ils sont si adroits à lancer la zagaye, qu'ils ne manquent jamais l'endroit du cœur, à quelque distance qu'ils soient,

par un chemin creusé dans le roc , & bordé de mille plantes aromatiques , dont l'odeur suave captivait les sens. La porte , arquée & ruinée , n'était éclairée que par le reflet que jettait la lumière dans un ruisseau assez large qui sortait du fond de la grotte , & dont les bords , plus élevés , formaient des trottoirs naturels.

ON appercevait , au fond de cette retraite délicieuse , un demi-jour qui paraissait briller à travers les fentes du rocher : ce qui enhardit Milord , & l'engagea à prendre par la main Lolotte & Fanfan , & à pénétrer dans cette grotte qui lui était étrangère , & dont il voulait sonder la profondeur : voyons ce qu'il y rencontra ?

CHAPITRE VII.

*La voix souterraine , l'Inconnu ,
l'Esclavage.*

A PEINE avaient-ils fait quelques pas , qu'ils furent frappés de terreur en entendant de longs gémissemens , qui semblaient sortir du fond du souterrain. Milord commençait à perdre de son intrépidité , & les deux enfans effrayés voulaient envain articuler des mots , que la frayeur arrêta sur leurs lèvres. Ils avançaient cependant , & les gémissemens deviennent plus distincts. O mort ! disait-on d'une voix lamentable , ô mort ! ... Quand viendras-tu à mon secours ! ... Ciel ! s'écria Milord , quel prodige ! C'est un Anglais !.. Ah ! qui que vous soyez , poursuit la voix , par pitié , arrachez-moi la vie ? -- Où es-tu ? Qui es-tu ? -- Un infortuné , expirant ! ...

MILORD WELLY marchait toujours
& ne

& ne voyait rien. Cette voix le frappait ; il croyait la connaître , & sentait son cœur déchiré. Il approche , & ses yeux , plus faits à l'obscurité , apperçoivent un corps nud , gissant par terre , & percé de coups ! . . . Que devient-il à cette vue ! Son corps chancelle , sa langue se glace , ses forces l'abandonnent , il tombe sans mouvement sur le malheureux , dont l'aspect le saisit d'horreur. Fanfan lui prodigue ses soins , & Milord recouvrant peu-à-peu ses sens , se relève , prend la main de l'infortuné & lui adresse ces paroles : O malheureux Anglais ! Quel Barbare a pu te maltraiter si cruellement ? . . . Il allait continuer ; mais l'inconnu , lui serrant la main pour se soulever un peu , s'écrie tout-à-coup : Ciel ! ô Ciel ! me trompé - je ? Cette voix ! Milord Welly ! -- Milord Welly ! Qu'entends-je ! Qui es-tu ? -- Ah ! pouvez-vous méconnoître votre ancien serviteur , votre fidèle Jerwik : -- Jerwik , toi ! -- Moi-même ; mais , vous , vous ! . . . -- Mon ami . . . ! -- Graces au Ciel , je meurs content. Mon cher maître res-

pire! --Tu vivras, tu vivras! Ciel! tu me l'as rendu, auras-tu la cruauté de me l'enlever!

MILORD, frappé d'étonnement, se jettait sur Jerwik, l'embrassait, se relevait, puis retombait sur lui! Que faire, que faire, s'écriait-il! Hélas? comment le sauver!

Pendant ce tems, Fanfan était allé à la Cabane : il revint bientôt, apportant au mourant du lait de chèvre, des œufs de tortue, & de la liqueur de palmier. Milord, qui venait d'éteindre avec son mouchoir le sang du blessé, lui fit prendre quelque nourriture; mais comme il était absolument hors d'état d'être transporté, il fallut le soigner pendant quelque tems dans la grotte même. Quatre jours après, Jerwik étant un peu plus fort, Milord se détermina à l'emporter dans sa Cabane, où il espérait à force de soins & de simples, lui rendre la santé.

C'ÉTAIT un spectacle vraiment tou-

chant de voir Mylord Welly , portant sur ses épaules son valet-de-chambre , à qui Fanfan & Lolotte tenaient chacun une jambe pour soulager le malade , & alléger un peu le fardeau. Le trajet fut long de la grotte à la Cabane : ils y arrivèrent enfin , & Jerwik , couché dans un hamac , goûta bientôt quelques momens de repos , que son digne maître n'eut garde d'interrompre , quelque envie qu'il eut de connaître les détails d'une aventure qui lui paraissait si merveilleuse.

COMMENT se pouvait-il en effet que Jerwik , sauvé du naufrage , se rencontrât , après quatre ans , dans sa triste retraite , dans une Isle déserte séparée du reste du monde ! Y avait-il toujours demeuré ? La grotte , que Milord n'avait jamais remarquée , lui donnait cette idée. Mais elle fut bientôt détruite par la réflexion qu'il l'aurait sans doute rencontré dans les forêts , dans les vallées , enfin quelque part. Etait-ce donc les Nègres qui l'avaient amené avec eux ? Ce dernier soupçon

paraissait le mieux fondé. Il était vraisemblable que Jerwik n'était dans l'Isle que de la veille, mais comment était-il tombé entre les mains de ces barbares ? Qu'en faisaient ils ? Qui l'avait percé de coups ? Son esprit flottant errait ainsi entre mille doutes, qui tous se détruisaient tour à tour.

LA *Cévadille* qui pousse de tous les côtés dans l'Isle, est une plante dont les feuilles sont longues & étroites. Sa tige jette une sorte de bouton qui prend la forme d'un épi, & qui porte des grains semblables à ceux de l'orge, mais de moindre grosseur. Il y en a de plusieurs espèces, les uns chauds & caustiques, guérissent la gangrène & tous les ulcères scorbutiques qui demandent un cautère. Les autres, émolliens & siccatifs, s'appliquent avec succès sur toutes sortes de blessures.

DE tous les végétaux sanabiles, ce fut ce dernier que Milord choisit pour fermer les plaies de son cher

Jerwik. Il avait eu assez de tems à donner à l'étude de la Botanique , pour connaître à fond les propriétés des simples qui croissaient à ses côtés. En moins de huit jours , le malade fut hors de danger , & , au bout d'un mois , il put sortir & vaquer au labourage , partie qu'il adopta & qui soulagea beaucoup Milord , que ce genre de travail excédait de lassitude.

ON se doute bien que , pendant la convalescence de Jerwik , Milord & lui ne cessaient de se faire mille questions , auxquelles tous deux satisfaisaient avec la plus grande exactitude. Voici ce que lui dit un jour le nouvel insulaire , tandis que les enfans , presque muets depuis son arrivée , le regardaient stupidement , & que Milord Welly , assis sur son lit , l'écoutait avec la plus grande attention.

« MON cher Maître se rappelle sans doute qu'à l'instant où son vaisseau fut entr'ouvert par une pointe de rocher , chacun de nous , n'ayant pas le tems

de se jeter dans la chaloupe , fut obligé , pour se sauver à la nage , de prendre une pièce de bois capable de de le faire furnager ; je fus de nombre. Une planche me tomba sous la main ; je m'en saisis , me jettai à la mer & luttai long-tems contre la fureur des flots. Bientôt , ayant bu de l'eau salée , les forces m'abandonnèrent ; je m'évanouis & lâchai je crois la rame favorable qui seule pouvait m'éviter la mort. Jugez de ma surprise , lorsque , revenu à moi , je me trouvai étendu dans une pirogue , entouré de cinq à six hommes d'une couleur effrayante , qui , les yeux fixés sur moi , s'efforçaient de me prodiguer les soins les plus salutaires ! La frayeur glaça mes esprits : je me recueillis un moment , me levai un peu , & jettai autour de de moi des regards inquiets , dont mes Libérateurs firent un éclat de rire si violent , que je retombai sans connoissance.

BIENTÔT je vis la lumière ; étourdi que j'étais de ce qui venait de m'arri-

ver , de ce que je voyais ; je regardai la vaste plaine des mers qu'éclairait la lune , & dont les flots calmés reproduisaient sous mille formes son disque argenté. Alors je pensai à vous , mon cher Maître ; je vous cherchai ; je ne vous vis point , mon cœur se ferra , & , persuadé que vous étiez englouti au fonds du liquide élément , je poussai des cris sinistres , qui effrayèrent tellement mes guides , qu'ils voulurent me jeter à la mer. Plein d'effroi , je me précipite à leurs pieds , leur adresse quelques prières auxquelles ils répondent tous ensemble par un bourdonnement formé de phrases Espagnoles , Hollandaises , Anglaises , Françaises , enfin de toutes les langues Européennes. J'ai voyagé , Milord ; je connais bien des sortes de langages , mais je n'ai jamais entendu un pareil jargon.

CEPENDANT ils me font rasseoir. Un d'eux s'approche de moi , me prend la main & m'adresse quelques mots , dont je compris ainsi le sens : Qui es-

tu , Blanc , d'où viens-tu ? -- Hélas ! Un vaisseau que je montais a fait naufrage , & j'aurais péri sans doute , si vous ne m'eussiez secouru. -- Quel est ton nom , Blanc ? -- Jervik -- As-tu sur toi des couteaux , des ciseaux ? -- Je n'ai qu'un couteau. --- Donne-le moi , Blanc ? -- Le voilà. -- Viens : je t'aime ; tu seras esclave du grand Cacique. -- Ciel !.. Où suis-je ; où me conduisez-vous ? -- A Frizz-la. Viens : tu seras heureux !... Ah ! Je suis perdu !

C'EST alors que je sentis toute l'étendue de mon malheur ! Je me ferais sans doute abandonné aux plaintes les plus amères sans la crainte où j'étais que ces Barbares ne me replongeassent dans le gouffre horrible d'où ils m'avaient tiré. Tant il est vrai que l'existence est toujours précieuse , même dans les situations les plus désespérées de la vie ! Je suis vieux , Milord : j'ai élevé votre père , je vous ai élevé : le tems a sillonné mon front !..- Je finis par me dire : allons , suivons ma malheureuse destinée ! je

ne puis vivre long-tems , la mort viendra bientôt me décharger des fers pesans que je vais porter ! Je me resignai donc , & , portant la vue sur mes nouveaux maîtres , je les examinai attentivement. Leur peau noire était tellement colorée , qu'il était difficile de la reconnaître. Leurs ornemens me paraissaient si singuliers , que , n'en ayant aucune idée , je me crus transporté au bout du monde. J'ignorais où j'allais , & dans quel pays ; j'étais condamné à servir des Nègres , qui , à leur aspect féroce & hideux , me semblaient des Antropophages , je me voyais dévoré par ces monstres , ou contraint à me soumettre à tous leurs caprices ! Quelles tristes réflexions ne fis-je pas !

Nous arrivâmes au point du jour. Une foule innombrable d'habitans , de tout sexe , nous attendait sur la rive. Mes guides me portaient , me montraient en triomphe , & l'assemblée , riant aux éclats , se trémoussait , allait , venait , & semblait livrée à la joie la

plus excessive. A peine débarqué , je fus entouré de mille gens qui m'obsédaient & me faisaient souffrir par leurs importunités. L'un me coupait mon habit , l'autre me déchirait ma veste , tous se partageaient mes vêtemens , en sorte qu'en moins d'une minute, je me trouvai nud comme la main. Jugez de ma situation !

LA Troupe me conduisit jusqu'à une grande Cabane très-élevée , & située au centre de l'habitation. Là, on me présenta au Cacique ou Gouverneur , qui, assis sur un hamac , & tenant une tasse pleine d'eau-de-vie, me reçut avec assez de bonté. Il me fit aussi donner une tasse qu'il emplit , & me parla en ces termes : » Blanc, l'esprit bienfaisant , qui te sert de guide & qui demeure au Ciel , veut grandement ton bonheur , puisqu'il t'adresse à moi qui suis Cacique Général de la grande Isle. Sois mon esclave : sers moi fidèlement , & l'ame qui est dans ton cœur , ira , après ta mort , jouir dans le Ciel , de

toutes les félicités qui attendent ceux qui ont bien fait. Je ne te défens que trois choses, Blanc : de boire mon eau-de-vie, de me voler, & sur-tout de voir mes femmes. Si tu y manques, je te tue, & ta grande ame ira, voltigeant sur l'Océan, s'unir à celles qui répandent les maux sur la terre.

IL se tut, & moi, surpris d'une harangue si singulière, je ne pus que m'incliner en versant un torrent de larmes. Alors la grandeur me prit la main, m'embrassa, me consola, & fit donner une fête pour me distraire de mes chagrins. Tout ému que j'étais, je ne pus m'empêcher d'examiner une cérémonie aussi burlesque, & dont je ne m'étais jamais formé la moindre idée.

DEUX rangées d'hommes & de femmes, ornés de tous leurs bijoux, marchaient sur deux files, tenant chacun une tasse. Un vieillard suivait, qui à un certain signal, remplissait

les tasses d'eau-de-vie. Il fallut aussi que je fisse comme eux , quelque douleur dont je fusse occupé. Quand chacun eut bu , l'on brûla , en l'honneur des esprits bienfaisans , quantité de cassave & de tabac. Les libations finies , toute la bande se mit à sauter & gambader en faisant mille contorsions , au son d'un instrument barbare & fort singulier.

C'ÉTAIT une espèce de *Balaso* (1) composé de six bâtons de bois fort dur , de la largeur d'un pouce & de quatre à cinq lignes d'épaisseur. Le plus long pouvait avoir dix - huit pouces , & le plus court quatre à cinq. A ces bâtons , artistement fixés sur une table par des courroies , étaient suspendues plusieurs calebasses rondes , d'inégale grosseur. Au bras du musicien étaient attachés des anneaux de fer , d'où pendaient quantité d'autres anneaux qui en soutenaient

(1) Le *Balaso* , principal instrument de Musique de Nègres de la Gambia , en Afrique.
de

de petits & de légères pièces de métal. Il frappait le *balafo* avec deux bâtons pommelés par les bouts, & le mouvement que cela donnait à ses bras faisant remuer & se heurter les anneaux de fer, formait un bruit de ferraille très-fort, qui, se joignant au son de l'instrument, produisait une musique si barbare & si déchirante, que des oreilles délicates auraient eu peine à la supporter.

LA fête terminée, on me mena dans une cabane, ornée de hamacs & de paniers, où je fus libre de prendre du repos.

AH, Milord ! quelle foule de réflexions vint m'assiéger ! que mon sort me parut rigoureux ! combien de fois j'invoquai le Ciel ; & que l'idée de vous avoir perdu me parut accablante ! « O mon Maître, m'écriais-je ! Mon cher Maître ! puisqu'il fallait que je fusse séparé de vous, que j'envie le sort que vous avez éprouvé ! A présent, vous ne vivez plus : vous êtes enseveli dans les flots,

Première Partie.

I

« Vous êtes plus heureux que moi !
Que seriez-vous devenu, grands Dieux !
si, tombant entre les mains de ces
barbares, vous eussiez été forcé à les
servir, vous !.... Vous, l'homme le
plus vertueux & le plus généreux !...
Moi, je ne suis qu'un pauvre do-
mestique : né pour souffrir, je dois
remplir mon sort ! Eh ! puisse sa
rigueur être terminée par une mort
favorable ; mort tardive ! si tu m'avais
saisi dans l'océan, tu m'aurais épargné
bien des maux ! »

Ces réflexions me conduisirent à
un sommeil pénible, agité par mille
songes sinistres, & qui ne fut in-
terrompu que par le Cacique qui
vint lui-même m'ordonner de com-
mencer l'ouvrage auquel il me des-
tinait. Je me résignai donc, & , dès
le même jour, je fus occupé à re-
tourner les savannes, planter, arra-
cher, nettoyer, approvisionner ; en
un mot à tous les services que j'ai
rendus à ces barbares pendant quatre
ans que j'ai resté avec eux.

Vous êtes sans doute curieux, Milord, de connaître ces peuples avec lesquels j'ai vécu si long-tems. Vous allez savoir leur nom, que j'ai ignoré moi-même pendant plus d'un an, & que je n'ai appris que d'un esclave français à qui son Maître perça le cœur d'un coup de zagaie il y a deux ans.

LES Nègres que j'ai servis, Milord, & qui m'ont fait cent fois trembler pour mes jours, sont ces fameux sauvages connus en Europe sous le nom de *Caraïbes* ou *Cannibales*. -- Quoi ! interrompit Milord, ce sont les Caraïbes, habitans des Antilles ? -- Eux-mêmes, & l'Isle déserte où vous êtes, Milord, n'est autre chose qu'une des Isles Antilles, dont la découverte apparemment n'a pas encore été faite. -- Ah, mon ami ! ah, que me dis-tu ! Quoi ! je suis si près de *Cuba*, de *Sant-Yago*, de *Saint-Domingue*, de *Porto-Ricco* ? -- Assurément ; mais il faut remarquer que les Isles, dont vous me parlez-là,

forment les grandes Antilles , au lieu qu'il y a toute apparence que nous sommes dans les petites. Les Français, les Anglais, les Hollandais occupent les premières : il y a bien aussi quelques contrées de Caraïbes ; mais ceux que je quitte sont si sauvages, si barbares & si peu commerçans, qu'il est à présumer qu'ils ont peu de liaison avec les Européens établis dans les grandes Antilles. -- Ta remarque est juste. Quoi ! Je serais !.... Ah dieu ! L'espoir renaît dans mon cœur : je reverrai Londres, oui, je le reverrai : ô mes enfans ! je vous conduirai dans ma patrie, vous vivrez avec des hommes ! Ciel !... Ah ! mon ivresse est au comble !

MILORD, flatté par ces douces chimères, était incapable de réflexion. L'idée qu'il avoisinait des villes & des hommes raisonnables, l'aveuglait. Il ne songeait pas qu'il n'en était pas moins séparé d'eux, & que le rapprochement n'était pas une raison pour qu'il espérât sortir d'une Isle qu'il

habitait depuis quatre ans, & où il n'avait vu aborder personne depuis quatre ans !

QUAND il se fut bien livré à ces transports, Jerwik, qui avait eu le tems de se reposer quelques momens, reprit la parole, & fit le tableau suivant des loix, des mœurs & du caractère des Caraïbes.

CHAPITRE VIII.

Les Caraïbes , le Cacique , grand effroi.

« **O**N a débité en Europe les plus hardis mensonges sur ces habitans des Isles Antilles : on les a peints féroces , sanguinaires , & ne se nourrissant que de chair humaine : rien de plus faux. Ils sont antropophages , il est vrai ; mais par accident & sans goût national. Pendant quatre années , que j'ai passées chez eux , j'ai assez eu le tems de les étudier pour bien les connaître , & si Milord daigne m'écouter , je vais lui faire un récit succinct de mes observations qui sont tout - à - fait opposées aux récits qu'on aura pu lui faire jusqu'à présent.

LES Caraïbes sont grands , bien faits & bien proportionnés : ils ont

les traits du visage assez agréables , excepté le front qui paraît extraordinaire , parce qu'il est plat & fort enfoncé. Ils ne l'apportent point comme cela en naissant ; mais ils font prendre cette forme à la tête de leurs enfans avec une petite planche , fortement liée par derrière , qu'ils y laissent jusqu'à ce que leurs fronts aient pris de la consistance , & qu'ils demeurent tellement applatis , que , sans lever la tête , ils voyent presque perpendiculairement au - dessus d'eux.

PRESQUE tous les Nègres de l'Amérique ont cet usage qu'ils regardent comme un agrément. Une opération de cette nature , en changeant leur physionomie , leur donne cet air farouché qui révolta les Européens lorsqu'ils firent la conquête du Perou ; & cette méthode , par laquelle le crâne est presque replié , le rendait si dur , que les Espagnols cassaient souvent leurs épées en frappant ces malheureux sur la tête.

LES Caraïbes ont tous les yeux noirs & petits , quoique la disposition de leur front les fasse paraître d'une bonne grandeur. Leurs cheveux sont noirs , plats , longs & luisans : cette couleur leur est naturelle ; mais non le lustre , qui vient d'une huile dont ils ne manquent pas de se frotter le matin. Ils se peignent aussi , tous les jours , le corps avec du *Rocou* détrempé dans de l'huile de *Carapat* ou de *Palma-christi* , dont la couleur rouge , outre qu'elle est pour eux une parure , conserve encore leur peau contre les ardeurs du soleil qui la ferait crevasser , & la défend de la piqure des Moustiques & des Maringouins qui ont une extrême antipathie pour son odeur. Vont-ils à la guerre ou en cérémonie , les femmes leur font des moustaches , ainsi que plusieurs raies noires sur le corps avec du jus de gé-nipa , dont les marques durent neuf jours. Les hommes & les enfans sont nus , à l'exception d'une petite corde qui ceint leurs reins , laquelle soutient une petite bande de toile & un cou-

teau qu'ils ont presque toujours à la main. Leur figure est sombre & mélancolique.

LES femmes sont de plus petite taille que les hommes , assez bien faites ; mais un peu trop grasses. Elles ont le visage rond , la bouche petite , le nez retroussé , les dents fort blanches & l'air plus gai & plus ouvert que les hommes. Leurs cheveux sont noués négligemment derrière la tête , avec un petit cordon. Elles sont *ro-couées* , c'est-à-dire , peintes en rouge comme l'autre sexe ; mais sans moustaches & sans lignes noires sur le corps. Elles portent à la ceinture un Pagne ou Camisa chamarré de différentes couleurs , garni par le bas d'une raffade d'environ trois pouces de hauteur. On leur voit des brasselets , des colliers & des pendants d'oreilles de grains de raffade , ornés de pierres bleues enfilées. Un ornement qui leur est propre encore , est une espèce de brodequins de coton qui leur descendent jusqu'à la cheville du pied , &

qui ont cinq à six pouces de hauteur. Dès l'âge de douze ans, on travaille ces brodequins sur leurs jambes qu'ils serrent tellement, qu'il est impossible de les en arracher.

Si les brasselets, les colliers, les pendants-d'oreilles & les brodequins, sont la parure des femmes; les hommes ont aussi des ornemens qui leur sont propres, tels que les *Caracolis* & les Plumes. Le *Caracoli* est un métal qui vient, dit-on, de la Terre-Ferme, & qu'on croit être un mélange d'argent, d'or & de cuivre. Dans la terre ou dans l'eau, jamais sa couleur ne se ternit. Ils en font des croissans qu'ils portent à chaque oreille, l'entre-deux des narines, d'où il bat sur la bouche, à la lèvre inférieure aussi percée, & qui soutient un quatrième *Caracoli*; & enfin au col, d'où il tombe sur la poitrine. Tous les *Caracolis* sont attachés avec des petits lacets de coton passés au centre du croissant. Il y en a qui, au lieu de *Caracolis*, portent aux oreilles, au nez & aux lèvres, des

pierres vertes , ou des plumes de perroquet , rouges , bleues & jaunes , qui leur font des moustaches de dix à douze pouces de long.

Ils n'aiment point qu'on les appelle sauvages : ce nom , disent-ils , n'appartient qu'aux bêtes féroces. Ils désignent celui de *Cannibales* , qui équivalait , selon eux , au titre d'Antropophages ; mais ils aiment beaucoup le nom de *Caraïbes* ; parce que , dans leur langue primitive , ce mot signifie bon guerrier , homme courageux. Ils ne peuvent pas concevoir comment on peut préférer l'or au verre & au crystal. Les sols marqués sont leur seule monnoie , & lorsqu'ils en voient un grand nombre étalé , ils rient & se réjouissent comme des enfans.

LEURS maisons , qu'ils nomment *Carbets*, comme les Indiens de la Guïane (1) , sont d'une forme singulière :

(1) On est encore incertain de savoir si *Carbet* est le nom propre que les Nègres

elles ont environ 60 pieds de long sur 24 à 25 de large ; les chevrons du toit tombent à terre des deux côtés ; les lattes sont de roseaux , & la couverture , qui descend aussi bas que les chevrons , est de feuilles de Palmier ; ce qui donne à ces Carbets la forme d'une ruche ou d'un trapèze. A dix pas de chaque bâtiment il y en a un autre plus petit de moitié , séparé en deux par une palissade de roseaux. Le grand Carbet sert de logis au chef de famille , & le petit Carbet , de cuisine & de logement aux enfans & aux femmes , qui ne vont jamais dans le grand que lorsque le maître les y fait venir , & & veut bien les y recevoir. Les meubles du Carbet des femmes sont des paniers & des hamacs : ceux des Carbets des hommes sont des arcs , des

donnent à leurs logemens , ou si ce sont les voyageurs qui les ont ainsi nommés. Les uns soutiennent que ce n'est que la chambre du diable qui s'appelle ainsi , les autres prétendent que c'est tout le corps du Bâtiment : quoi qu'il en soit , nous avons suivi l'opinion la plus générale.

flèches , des zagayes attachées aux chevrons , & des hamacs , près desquels on voit toujours un coffre , un fusil , un sabre , un pistolet , & un Gargousier , effets qu'ils échangent avec les Européens pour des productions du pays.

A tous ces Carbets il y a deux portes , l'une pour y entrer , & l'autre de forme ovale , par laquelle ils s'imaginent que le diable entre quand il est invoqué. Cette porte ne sert qu'à lui : personne n'oserait y passer , dans la crainte de se trouver sur le seuil en concurrence avec le diable.

Les hamacs qui leur servent de lits , son fort propres , & faits très-artistement de la main des femmes. On connaît en Europe ces fameux paniers , nommés , *Panniers des Caraïbes* ; mais ce qu'on ignore peut-être , c'est l'adresse avec laquelle ils sont faits. Vous en avez trouvé deux , Milord , examinez-les avec moi , & je vous expliquerai la manière dont ils sont tressés.

EN voilà un qui forme un parallélogramme; il a dix-huit pouces de long sur douze de large. Voyez comme le couvercle s'enchasse hermétiquement dessus ? Il est d'un tiers moins haut que le dessous. Outre ces paniers ils font des *Matatous*, des hottes, & d'autres petits meubles, avec des queues de lataniers, ou des roseaux, comme ceux-ci. On les coupe verts, avant qu'ils aient fleuri : on les fend ensuite en huit parties, pour gratter le dessus avec une écaille de moule, qui suffit pour enlever la pulpe & effacer les nœuds. Alors ces roseaux, polis, deviennent blancs, & de l'épaisseur d'un fou marqué. Après les avoir treffés, ils les serrent avec art & sans nul effort. Lorsqu'ils ont fait le fond du panier, ils en ajoutent un second, en intercalant des feuilles de *Balizer*, amorties au feu ou au soleil : ce qui rend le petit plancher si propre, si uni, si pressé, que l'eau qu'on y met, ne peut pas s'écouler. Remarquez que les bords sont couverts d'un morceau de latanier, arrêté d'espace en espace, avec des filets de pite parfaitement bien

torfes. Quelque pluie qu'il fasse, on est sûr que ce qui est renfermé dans ces paniers, n'est jamais avarié. Ils servent aux Caraïbes à renfermer leurs bijoux & leurs ajustemens. Lorsqu'ils vont en mer, ils les attachent aux bords de leur pyrogue, afin de ne rien perdre, en cas qu'elles vinssent à tourner, ce qui arrive très-souvent.

CEUX qui m'avaient retiré de la mer, avaient éprouvé, comme nous, toute la violence de la tempête; mais cela ne les effraye pas : ils suivent les révolutions des flots, s'attachent à leurs pyrogues, tournent avec elles, & continuent leur route, lorsque le danger est passé.

LES Caraïbes de Frizz-la, où j'étais, font peu de commerce avec les Européens. Ils se mettent en mer tous les ans, viennent dans cette Ile ou dans une autre, tuent des buffles, des loutres, des oiseaux, &c., &c. Puis ils vont sur les côtes habitées par des Européens, troquer les peaux de ces animaux, des paniers, des lézards

& différens coquillages , contre des couteaux , des ciseaux , des haches , des armes , de la toile d'Europe , & sur-tout de l'eau-de-vie.

Le jour qu'ils avaient pris pour leur voyage , le Cacique , qui est le Gouverneur de l'Isle , me fit porter dans sa pyrogue , ses hamacs , ses armes & ses ustensiles de ménage. Alors ont été des libations aux esprits bienfaisans , puis on s'embarqua au nombre de cinquante , tant hommes que femmes. Nous débarquâmes ici au bout de deux jours. Comme c'était la première fois , depuis quatre ans , qu'ils me mettaient de leur voyage , j'espérai bientôt rencontrer le terme de ma captivité. Sur de trouver des Européens quelque part où nous irions , je me flattai de les attendre & de me joindre à eux pour secouer les chaînes dont j'étais chargé. Hélas ! je ne prévoyais pas l'issue de cette malheureuse journée ! Sur la fin de leur repas brutal , mon Maître , ivre d'eau-de-vie , m'ordonna de lui en verser encore un verre ; j'osai lui représenter doucement le mal qu'il

allait se faire. Mais lui, me prenant à la gorge , m'adressa ces effroyables paroles : Ha , chien de Blanc ? tu me l'as volée sans doute ? Tiens, meurs , & que tes mille ames aillent sur les mers grossir les tempêtes , & former les feux du Ciel ! A ces mots , il me donna plusieurs coups de zagaye qui , heureusement , n'étaient pas adressés au cœur. J'eus la force de m'éloigner ; & , malgré la perte considérable que je faisais de mon sang , je gagnai une caverne où je tombai de douleur & d'épuisement. J'y passai la nuit entière à gémir sur mon sort , & j'allais périr le lendemain , si le hasard ne vous eût pas conduit aux lieux où j'expirais. Ah , Milord ! que je dois bénir le Ciel , puisqu'en me rendant la vie , il m'a fait retrouver mon cher Maître, mon respectable Maître ! »

MILORD l'embrassa , s'attendrit ; & réfléchissant sur l'action du Cacique , il la trouva si odieuse , que Jerwik , s'apercevant de son indignation , continua ainsi.

GARDEZ - VOUS bien , Milord , de

les juger trop sévèrement ? Il est vrai que les Caraïbes , sont fantasques , cruels à l'excès ; mais , c'est lorsqu'ils sont contrariés. Ils ne peuvent souffrir être commandés ; quelque faute qu'ils fassent , il faut s'abstenir de les reprendre & même de les regarder de travers. Leur orgueil sur ce point n'est pas concevable , mais ils sont humains ; ils ont beaucoup de compassion pour les femmes & les enfans ; & s'ils mangent leurs ennemis , c'est en guerre , c'est dans l'empportement de la fureur , dans la chaleur du triomphe , & sur le champ même de leur victoire.

Ils ont une espèce de Religion. Le Soleil & la Lune ont toute leur adoration. Chez eux point de Temple , point de culte. L'Être suprême , selon eux , tranquille dans la jouissance , peu attentif aux actions des hommes , ne pense pas même à se venger de ceux qui l'offensent. Ils reconnoissent deux sortes d'esprits : les uns , bienfaisans , qui demeurent au Ciel , dont chacun en a un pour guide ; les autres , méchans , parcourant l'air pendant la

nuit, n'ayant aucune demeure fixe, & dont toute l'occupation est de nuire. Chaque homme, disent-ils, a dans le corps autant d'ames que ses artères ont de battemens. La principale est dans le cœur, d'où, après la mort, elle se rend au Ciel sous la conduite du bon génie qui lui a servi de guide pendant sa vie. Les autres ames se répandent dans les airs; les unes au-dessus de la mer, où elles forment les tempêtes, & les autres au-dessous des terres, où elles font tout le mal qui est répandu dans le monde. Vous voyez qu'ils croient, comme nous à l'immortalité de l'ame, & que leur Religion n'est pas sans principes, ni sans une espèce de réflexion.

Ils ont une manière d'inhumer assez singulière; s'il meurt un Caraïbe, il faut que tous les parens se trouvent à son enterrement, afin d'examiner s'il est sérieusement mort. Quand il en manque un à cette Cérémonie, celui-là est obligé de tuer tous les autres, dans la persuasion qu'ils ont contribué à la mort de son parent, ou même qu'ils

J'ont assassiné. La fosse a la forme d'un puits d'environ quatre pieds de diamètre sur sept à huit de profondeur. Le cadavre y est accroupi sur ses jarrets ; ses coudes portent sur ses genoux , & les paumes de ses mains soutiennent ses joues. Il est proprement barbouillé de rouge avec des moustaches & des raies noires ; ses cheveux sont liés derrière sa tête ; son arc , ses flèches , sa zagaye & son couteau sont à côté de lui. Il a du sable jusqu'aux genoux , & lorsque les parens sont tous arrivés , on remplit la fosse ; on la ferme sans prononcer une seule prière , persuadés qu'ils sont que Dieu est trop bon pour lui faire aucun mal après sa mort.

VOILA , Milord , les observations que j'ai faites. Elles doivent vous prouver que , bien loin d'être féroces & cruels , comme on les peint en Europe , les Caraïbes au contraire sont industrieux , pieux & spirituels. J'ai remarqué chez eux des Loix qui annoncent un très-grand sens ; comme celle de n'élire un grand Cacique qu'à la pluralité des voix , & lorsqu'après s'être

distingué à la guerre, il a en outre remporté les prix de la course, de la nage, de la force & de la patience. De tels Peuples, assurément, ne doivent pas être assimilés à des bêtes sauvages ».

MILORD WELLY convint que Jerwik avait raison, &, se faisant apporter les arcs, les flèches & les zagayes qu'il avait trouvés dans la forêt, il en examina la structure, & fut charmé de l'adresse qui brillait dans leur construction. Les arcs étaient de bois de hêtre, fort bien travaillé, les cordes de pitte ou de caracas, fort droites & biens tendues; les flèches, de tiges de roseau terminées par un dard de bois verd, très-artistement enté.

JERWIK en fit remarquer à Milord, dont les pointes étant découpées en petites hanches, formaient des ardillons. Ces flèches-ci, dit-il, ne leur servent qu'à la guerre & pour tuer leurs ennemis. Les pointes en sont empoisonnées, &, pour leur donner certe vertu maligne, ils ont une méthode fort

simple que voici : ils font une fente dans l'écorce d'un *Mancenillier*, pour y mettre ces pointes qu'ils laissent jusqu'à ce qu'elles soient imbibées de lait épais & visqueux de cet arbre vénéneux. Ensuite, les ayant fait sécher, ils les enveloppent dans des feuilles, pour attendre l'occasion de s'en servir. -- O Ciel! s'écria Milord, il faut briser ces flèches! -- Il est inutile, reprit Jerwik, on peut leur faire perdre cette qualité mortelle: il suffit de mettre les pointes envenimées dans des cendres rouges, de les gratter ensuite avec un caillou, & de les remettre encore au feu jusqu'à ce qu'elles soient entièrement sèches.

MILORD le fit, &, depuis ce moment, ces flèches servirent à nos quatre insulaires pour aller à la chasse, & pour tuer les *Mansanis*, sorte d'oiseaux de proie, qui, depuis quelques tems, infestaient leur Ile. Ils y en contraient bien aussi des *Caymans* (1).

(1) Le *Cayman*, sorte de Crocodile fort commun dans plusieurs contrées d'Amérique.

mais comme ils ne faisaient aucun mal,

Quoiqu'amphibie, il ne va dans l'eau que pour y chercher sa nourriture, & son séjour ordinaire est sur le bord des rivières. Il y en a de si monstrueux, qu'on leur donne jusqu'à dix-huit ou vingt pieds de long. Tandis qu'ils sont à terre, ils restent couchés sur la rive, & tiennent sans cesse la gueule ouverte pour attendre qu'il s'y rassemble une grande quantité de mouches, & ne la ferment que pour les avaler. Ils fuient les hommes, & s'ils en apperçoivent un, ils se précipitent soudain dans l'eau. Ils ont tout le corps revêtu d'écailles si fortes, qu'elles résistent aux balles, à l'exception de l'aisselle qui est le seul endroit pénétrable.

Dans le pays de *Guyaquil*, comme dans les autres Parties de l'Amérique, la femelle du Cayman dépose ses œufs sur le bord de la rivière, & n'en pond pas moins de cent dans l'espace d'un ou de deux jours. Après avoir couvert de sable le trou qu'elle a fait pour les y laisser, elle se roule dessus, & même à l'entour, dans la vue apparemment d'en faire disparoître les marques. Elle s'éloigne ensuite & revient quelques jours après, suivie du mâle. Elle écarte le sable, & découvrant les œufs, elle en casse la coque. Aussi-tôt les petits en sortent si facilement que, de toute la ponte, il n'y a pas un œuf de perdu. La mère les met sur son dos & sur les écailles

& que d'ailleurs les *Gallinazos* (1) leur livrant la guerre, ces deux ennemis s'entre-détruisaient réciproque-

de son col, pour gagner l'eau avec cette nouvelle peuplade; mais, dans l'intervalle, les *Gallinazos* en enlèvent quelques-uns, & le mâle lui-même en mange autant qu'il peut. La mère, de son côté, dévore tous ceux qui se détachent d'elle ou qui ne savent pas nager tout d'un coup, en sorte que, d'une nombreuse couvée, à peine reste-t-il cinq ou six.

Les Caymans de la rivière de *Pazana* au Pérou, sont d'une grosseur prodigieuse. Ils ont, en outre, sous les pattes de devant, des glandes remplies d'une substance dont l'odeur est si forte, qu'elle monte d'abord à la tête. Séchée au soleil, elle a toute la douceur du musc.

(1) Le *Gallinazo*, oiseau de l'Isthme de l'Amérique, qui ressemble aux Poules. Il est de la grosseur d'un Vanneau, à l'exception qu'il a le cou plus gros & la tête un peu plus grande. Ces oiseaux mangent toutes les ordures, toutes les charognes qu'ils peuvent rencontrer, & par ce moyen, ils purgent la contrée des corruptions qui, sans eux, pourraient bien la rendre inhabitable.

Les *Gallinazos* sont les plus cruels ennemis
ment;

ment ; Milord les laissait exister , & ne songeait pas à les tuer.

Ce dernier demanda un jour à Jerwik comment il était possible que les deux enfans , à leur arrivée dans l'Isle , eussent trouvé dans les forêts , des peaux de Loutres , & que lui-même en faisant sa recherche le jour de l'incursion des Nègres , en eût trouvé de fort belles. — Ils ne les emportent donc pas toutes , continua-t-il , ou si c'est un oubli de leur part ? — C'est cette dernière raison , répondit

des Caymans. Ils en veulent sur-tout à leurs nids ; & les enlèvent avec une adresse incroyable. Ils demeurent comme en sentinelle sur des arbres , le corps caché sous les feuilles , & suivent des yeux tous les mouvemens de la femelle. Ils la laissent pondre tranquillement , sans interrompre même le soin qu'elle prend pour cacher les œufs ; mais à peine s'est-elle retirée , qu'ils fondent sur le nid , & le découvrent avec les serres , le bec & les ailes. Le festin seroit grand pour les premiers , s'il n'en survenoit soudain d'autres en plus grand nombre , qui leur ravissent une partie de leur proie.

Jerwik ; une minutie va distraire les Caraïbes de l'occupation la plus sérieuse. Ils se donnent souvent beaucoup de peine pour venir à bout d'une entreprise, & s'ils sont attirés par un autre objet, ils abandonnent le premier au moment souvent où ils allaient réussir. Il faut croire qu'ils avaient visité l'Isle quelques jours avant l'arrivée de Fanfan & Lolotte, & qu'ayant chassé dans la forêt, ils y avaient laissé quelques peaux dont nos deux infortunés ont eu l'industrie de profiter pour se couvrir.

CETTE raison satisfait Milord, & dissipa l'étonnement que lui avait donné cette particularité que l'on a lue dans le premier récit de Fanfan, au commencement de cet ouvrage.

JERWIK, tout-à-fait rétabli, présida au labourage, au moulage du grain, & aux exercices les plus pénibles. Malgré qu'il eut douze lustres accomplis, il était vigoureux, & ne laissait pas que de travailler. Il était extrêmement attaché à Milord dont il avait

servi la famille. Il aimait Lolotte & Fanfan : leurs aventures l'avaient singulièrement intéressé. Combien de fois les prenait-il dans ses bras ! Tantôt il leur faisait des leçons de morale que l'expérience seule lui dictait , & tantôt il jouait avec eux comme un enfant ; il leur chantait des chansons Caraïbes, entre autres celles que l'on a vue plus haut ; puis il gambadait à la manière de ces sauvages. Et les enfans de rire, de se trémousser, de l'imiter & de l'embrasser ! Ce qui faisait verser des larmes de joie à ce bon vieillard, dont nous aurons par la suite plus d'occasions de connaître le cœur & les vertus.

CEPENDANT nos deux enfans croissaient en talens & en esprit. Ils connaissaient l'Histoire, la Géographie, les Mathématiques, la Musique & même la poésie. La description, que leur avait faite Jervik, des instrumens des Caraïbes, avait excité leur industrie. Ils avaient composé & fait une espèce de Balaf-

moins compliqué & moins barbare que celui des Sauvages , mais dont la douceur & l'harmonie se mariaient agréablement à la voix de Lolotte , qui l'avait très-mélodieuse.

SUR un petit chassis de bois , supportant une caisse très-mince & très-bien jointe , s'élevaient sept touches pour les sept tons naturels de la gamme , & , un peu plus reculés , cinq autres pour les cinq dièzes de l'octave. Ces touches , qui formaient un levier du premier genre , posaient sur un point d'appui fixé à un tiers de leur longueur. Elles étaient , à l'extrémité opposée , garnies de peaux , & frappaient des cordes de boyaux diatoniquement tendues sur la caisse sonore. Il y avait en outre , à deux pouces au-delà du point d'appui , des chalumeaux bouchés par le bas , & percés d'un petit trou à côté du tampon. Un piston fixé à chaque touche , & refoulant l'air dans ces chalumeaux qui étaient d'une grandeur proportionnée au son que l'on en voulait tirer , faisait entendre des sons flûtés

qui, se mariant aux basses de l'instrument, réunissaient en un seul accord, ceux d'une basse, d'un violon & d'un flageolet.

LES enfans touchaient ce *Bis-harmonique*, comme l'on touche du clavier, & s'accompagnaient ainsi les chansons dont ils faisaient eux-mêmes l'air & les paroles. Voici une Romance que Fanfan avait composée, & que Lolotte aimait beaucoup :

ROMANCE.

Oiseaux, qui gazouillez sans cesse,
Dites-nous ce que vous chantez ?
Sont-ce des accens d'allégresse
Qu'à l'unisson vous répétez ?
Qui cause cette ivresse pure ?
Qui dicte des accords si doux ?...
Chers Elèves de la nature !...
Las ! nous le sommes comme vous !



A voltiger dans votre asyle,
Vous contentez tous vos desirs :
A courir par-tout dans notre Ile,
Nous trouvons nos plus doux plaisirs.

A mourir dans ce lieu champêtre
 Vous contraind un destin jaloux
 Ce lieu ne nous a point vu naître ;
 Mai nous y mourrons comme vous !



Avec vous, dès notre naissance,
 Ce bois, nous l'avons habité !
 Vous haïssiez la dépendance :
 Nous chérissions la liberté.
 Jusqu'à la nourriture même,
 Vous partagez tout avec nous !
 Vous célébrez l'Être suprême,
 Nous le célébrons comme vous !

Ils chantaient souvent ce petit *duo*
 qui peignait leurs sentimens & leur
 reconnaissance.

F A N F A N.

Comme l'abeille aime les fleurs ,
 Ainsi nous unit même chaîne.

L O L O T T E.

Comme un ruisseau cherche la plaine ,
 Ainsi se cherchent nos deux cœurs !

F A N F A N.

Comme l'Astre qui nous éclaire ,
 Je chéris notre Protecteur.

LOLOTTE.

Comme un enfant chérit son Père,
Je chéris notre Bienfaiteur !

Ensemble.

Nos vœux seront-ils superflus,
Dieu ! toi qui tiens les destinées !...
Eh ! Fais-le vivre autant d'années
Qu'il possède de vertus !

LA Poésie de ces couplets n'était pas pompeuse, ni fleurie ; mais l'ame y était : leurs cœurs se peignaient dans leurs chansons ; & Milord voyait avec plaisir qu'ils employaient l'art des vers, ce talent si souvent prostitué, à chanter l'Être Suprême, & leur reconnaissance !

CEPENDANT il redoutait pour eux cet âge funeste où l'homme livré aux égaremens, désire sans jugement, jouit sans précaution, sacrifie au fantôme brillant du bonheur, son esprit, sa raison, sa jeunesse & sa santé. Il leur avait donné une éducation que bien des philosophes n'approuveraient pas. L'Amour, l'Hymen, leurs devoirs,

leurs plaisirs, ils connaissaient tout; il avait pour principe que, la meilleure manière de prévenir les desirs & la curiosité, était de ne les point piquer; que leur enseigner dans l'âge de glace des choses qu'ils auraient cherché avec tant d'ardeur dans l'âge de feu, affaiblissait au moins la moitié de la violence des passions. En effet, ce qui nous transporte à vingt ans, ne nous aurait pas fait la moindre impression à dix; le plaisir calculé & prémédité perd beaucoup de ses charmes. Au reste, c'était la manière de voir de Milord Welly; il pouvait se tromper. Je ne prétends pas la justifier: je ne suis que son Historien, & je soumets absolument au jugement de mes Lecteurs la conduite de mes héros, sans vouloir la louer, ni l'excuser.

IL commençait lui-même à redouter l'effet de ses précautions: il remarquait entre le frère & la sœur une tendresse qui l'allarmait: leurs caresses innocentes pouvaient cesser de l'être! En vain leur débitait-il tous les jours les

leçons les plus saines de la morale & de la religion : il craignait l'amour & la nature, deux tyrans aux efforts desquels il est souvent impossible de s'opposer. Déjà plus de trois ans s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Jervik, ce qui, joint aux quatre années qui l'avaient précédée, formait sept ans, pendant lesquels l'exercice, le bon air & la jeunesse avaient fait de grandes révolutions sur Fanfan & Lolotte qui pouvaient avoir alors quatorze à quinze ans.

MILORD était occupé de toutes ces réflexions, lorsqu'une nuit, qu'il ne dormait pas, il entendit soudain de grands cris à côté de sa cabane. Il prête l'oreille : les cris redoublent : la frayeur s'empare de ses esprits, il se lève, sort doucement, ne voit personne, mais entend toujours les cris qui semblent cependant s'éloigner. Enfin, s'enhardissant un peu, il monte sur le coteau qui bornait sa demeure au Sud, & n'apperçoit rien encore. Quelle perplexité ! que

pouvait-ce être? Lolotte, Fanfan, Jerwik, tout son monde dormait tranquillement.... Quelle est donc la cause d'un tumulte qui glace ses sens, & dont il ne découvre aucun indice?

La Lune ne donnait point: la nuit était des plus obscures: il pouvait être surpris, sans même appercevoir ses ennemis: Que fera-t-il? quel parti prendra-t-il? O ciel! daigne le tirer de cette affreuse inquiétude, & fais-lui connaître au moins les maux qu'il ignore, & qui vont faire le tourment de sa vie?

Fin de la première Partie.



T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Coutenus dans cette première Partie.

S O M M A I R E.

*ABANDON ET ÉDUCATION
DES ENFANS DANS L'ISLE
INCONNUE.*

C H A P I T R E P R E M I E R.

I N T R O D U C T I O N , *Naufrage ;
Description de l'Isle inconnue, pag. 9*

C H A P. II. *La Momie, l'Hécatombe ;
la Baleine , 29*

C H A P. III. *Le Souper, la Cabane ,
l'Inauguration , 47*

CHAP. IV. Premiers regrets , premières craintes, premiers besoins, 67

CHAP. V. Plan-de-vie , l'Alligator , les sept Planettes , 87

CHAP. VI. Le Climat , l'Irruption , la Grotte , 109

CHAP. VII. La Voix souterraine ; l'Inconnu , l'Esclavage , 132

CHAP. VIII. Les Caraïbes , le Cacique , grand effroi , 150

Fin de la Table des Chapitres de la première Patrie.

